MERCURE SUISSE,

OU

RECUEIL DE NOUVELLES HISTORIQUES, POLITIQUES, LITERAIRES ET CURIEUSES.

JUILLET 1737.

NOUVELLES HISTORIQUES ET POLITIQUES.

ALLEMAGNE.

VIENNE. La Cour Impériale fit notifier, dans les commencemens de ce Mois, aux *Etats Héréditaires*, que la rupture avec les *Turcs* étoit sur le point d'eclater, & qu'une Guerre aussi dangereuse exigeant des dépenses considérables, l'Empereur s'atendoit que l'on auroit

ſoin de fournir à tems la Taxe nommée *Turken Steuer*. Les *Etats d'Autriche* ont été aſſemblés à ce ſujet, & l'on croit que les Prélats feront, à cette ocaſion, un Don gratuit à S. M. I. trés conſidérable. On publie que les *Anglois* ont conſenti à faire un nouveau prêt à la Cour Impériale, ſous condition entr'autres que les denrées d'*Angleterre*, & ſpécialement les Draps, pourront entrer dans les Etats Héréditaires de l'Empereur ſur le pied de l'ancien Tarif.

Trois Députez de la *Valachie Turque* eurent Audience du Comte de *Sinzendorf*, Grand Chancelier de la Cour, le Mois dernier, & lui déclarérent, que moiennant un ſecours de Troupes règlées, leur Patrie étoit rèſolue de ſe mettre ſous la Protection de l'Empereur.

Le vieux Général Velt Maréchal Comte de *Palfi* eſt tombé malade à *Presbourg*; ce qui l'a empêché d'acompagner le Duc de *Lorraine* pour faire la Campagne.

Le Chevalier *Erizzo*, Ambaſſadeur de *Veniſe*, eut dans les commencemens de ce Mois ſon Audience de congé de S. M. I. Ce Miniſtre doit ſe rendre à *Conſtantinople* avec le Caractère de *Baïle*; mais il ira auparavant à *Veniſe* recevoir ſes inſtructions.

Le Duc de *Lorraine* fut élû unanimément, le 8. de ce Mois, par la Diette de *Ratisbonne*, Velt

Velt Maréchal Général de l'Empire, L'Acte d'Election porte ſpecialement : *Que l'on confére à S. A. R. la Charge de Velt-Maréchal de l'Empire, en conſidération du ſacrifice qu'Elle a fait de ſes Etats Héréditaires, pour le repos de la Patrie Germanique, & pour lui donner de la part de l'Empire une preuve de ſa reconnoiſſance à ce ſujet.* Il y eſt auſſi fait mention des glorieux Exploits des Ancêtres de ce Prince, en faveur de l'*Allemagne*, & des eſpérances qu'il donne de ſuivre les traces de ces Héros &c.

La Ducheſſe de Lorraine a donné tout récemment une nouvelle preuve de ſa charité envers les Pauvres, en prenant un Cuiſinier à ſon Service, pour leur préparer chaque jour une quantité de Plats. La jeune Princeſſe de *Lorraine* jouït d'une parfaite ſanté : Elle fut tranſportée au Palais de la Favorite, où la Cour eſt actüellement, ſur la fin du Mois dernier, en Chaiſe à Porteurs.

On travaille jour & nuit, dans les Arſenaux de cette Ville, à remplir une grande quantité de Bombes & de Grenades, & l'on fait divers autres préparatifs, qui ſemblent annoncer l'ouverture de la Campagne par le Siége de quelque Place. Le Grand Chancelier de la Cour informa, vers le milieu de ce Mois,

les Ambaſſadeurs & Miniſtres Etrangers, des motifs qui ont obligé S. M. I. de prendre les Armes contre la *Porte Ottomane*, & il leur remit le *Manifeſte* qui a été dreſſé à ce ſujet. La Cour aſſiſta le 14. à une Proceſſion ſolemnelle, qui ſe fit depuis les *Auguſtins* juſques à l'*Egliſe Métropolitaine*, pour obtenir l'aſſiſtance & la bénédition du Ciel ſur les Armes de l'Empereur. Les *Impératrices*, la *Ducheſſe de Lorraine*, Les *Archi - Ducheſſes*, tout le *Clergé*, les *Hautes* & *Baſſes Juridictions*, & une infinité de Perſonnes de toutes conditions, aſſiſtérent à cette pieuſe Cérémonie, qui dura depuis le matin juſques à midi.

Le même jour, un Exprès dépêché de *Florence*, par le Prince de *Craon*, aporta à la Cour la nouvelle de la mort du *Grand Duc de Toſcane*, arrivée le 9. de ce Mois. Il y eut les jours ſuivans divers Conſeils à ce ſujet; & la Cour fit repartir enſuite le même Exprès, avec les Inſtructions néceſſaires, pour le *Prince de Craon* & pour le Général de *Wachtendonck*. On a d'abord informé le Duc de *Lorraine* de cèt important Evénement, & l'on aſſûre que S. A. R. ſe rendra en *Italie* encore avant l'Hiver, pour prendre poſſeſſion en Perſonne de ce beau & grand Duché, qui lui eſt dévolu, & prévenir par ſa préſence les dificultés qui pourroient ſe préſenter.

Les *Etats d'Autriche* ont fait conduire en cette

te Ville le Don qui leur avoit été démandé pour la Guerre contre les *Turcs*. Il consiste en 490000. *Florins*, y compris 190000. *Florins* que la seule Ville de *Vienne* a fourni. On parle de publier dans peu une Capitation, à l'ocasion de cette Guerre.

BELGRADE. Le *DUC de Lorraine* arriva en cette Ville le 21. du passé. Il doit se rendre à *Vipalanka*, où on lui a préparé le Cloitre des Capucins pour sa résidence. Le même jour ce Prince fit la Revuë de l'Armée. Le 26. & le 27. on fit un Fourage général. La grosse Artillerie, destinée, pour faire le Siége de *Widdin* ou de *Nissa*, ** arriva ces jours là à *Zemblin*. L'ordre de se mettre en marche fut donné le 27. à toutes les Troupes, qui étoïent à *Belgrade* & aux environs, & le 29. à deux heures du matin, il ne se trouva plus aucune Personne de l'Armée. Elle prit sa route par *Groska*, *Gollar*, *Barschnitz*, *Assa*, *Bacha*, *Palancka*, *Batsch*, *Batacbina*, *Derbetkadan*, *Jagodina*, *Rabna* & *Patakin*, pour se rendre du côté de *Widdin* & de *Nissa*. On est informé que les Garnisons de ces deux Places sont tout au plus de 6000. Hommes chacu-

* Ville forte de la Turquie en Europe située sur le Danube, à 55 ou 60. lieües au dessous de Belgrade. Des Géographes la placent dans la Bulgarie & d'autres dans la Servie.

** Ville de Servie, prise sur les Turcs par le Prince LOUIS DE BADE en 1689. & reprise par eux en 1690.

ne ; mais elles peuvent être renforcées, & l'on a apris que le fameux *Oſman Bacha** avoit donné Conſeil à la *Porte* d'y jetter encore 10000. Hommes. Les mauvais tems qu'il a fait dans les commencemens de ce Mois ont retardé la marche de *l'Armée Impériale.* Les Orages, les Tonnerres, & les Pluïes abondantes, qu'il y a eu de ces côtés là, obligérent les Troupes de camper en deça de la *Morave;* mais le tems s'etant remis au beau le 12. de ce Mois, l'Armée reprit ſa marche le 13. pour paſſer cette Riviére & entrer ſur le Territoire de *Turquie.* Le Corps de Troupes qui s'eſt aſſemblé en *Croatie* ſous le Commandement du Prince de *Saxe Hildburghauſen* a ordre de ſuivre la grande Armée & de ſe reunir.

Les grands Orages qu'il y eut les 9. 10. & 11. de ce Mois ont fait divers ravages. Le Mât du milieu d'un de nos Vaiſſeaux de Guerre, qui etoit ſur le Danube en a été briſé. Deux grãds Bâteaux chargés d'Avoine, trois autres de Canons, de Bombes & de Grenades ont été briſés & coulés à fond. La fureur des Vagues ne permit pas de s'aprocher du Fleuve, pour les ſecourir. On a depuis travaillé ſans relache, au moïen de toutes ſortes d'Inſtrumens, à tirer les Canons hors de l'Eau & à les amener à terre, de même que les Bombes & Grenades.

Le Comte *Sulkouski*, Général des Troupes

* Le Comte de Bonneval

pes de Saxe eſt parti pour l'Armée générale. On raporte ici que ce General a été rencontré entre *Kollar* & *Haſſan-Bacha-Palanka* par des Voleurs, à qui il a fait donner 25. Ducats; en reconnoiſſance dequoi ils ont ofert de le conduire juſques près de *Haſſam Baſſetz*; mais il n'a pas voulu ſe fier à eux. Il y a dans cette Contrée & aux environs une Bande de plus de 300. de ces Voleurs, qui rendent les Chemins trés dangereux. Ils ont entiérement pillé, & ruiné un Endroit nommé *Deux Ponts*, à deux lieües de cette Ville. Chaque Voleur eſt armé d'un Fuſil, de deux Piſtolets, d'un Sabre & d'un grand Couteau.

Il ſe répand un bruit en cette Ville, qu'il y a eu une vive Action entre un Parti de l'Armée Impériale & un fort Détachement de celle des Turcs, dans laquelle les Imperiaux ont été victorieux, & ſe ſont rendus Maitres de pluſieurs centaines de Bœufs & de gros Moutons ſur le pâturage. On dit qu'il eſt demeuré 1500. *Turcs* ſur la Place & 300. Impériaux. Il faut cependant atendre la confirmation de cette nouvelle, & un détail plus circonſtancié, ſi elle eſt réelle.

POLOGNE.

FRAUSTADT. Le Roi *AUGUSTE* arriva ici de *Drejda* le 4. de ce Mois, vers le ſoir.

Il

Il fut reçû hors de la Ville par le Magiſtrat en Corps, qui eut l'honneur de haranguer S. M. ſous un Arc de Triomphe, que l'on avoit dreſſé pour cèt efet. Le 5. la Cour fut tres nombreuſe, tous les Sénateurs & un grand nombre de Perſonnes de diſtinction s'y étant rendus pour complimenter le Roi ſur ſon heureuſe arrivée. Le 7. l'Archevêque de *Lemberg* fit avec beaucoup de ſolemnité la Dédicace de l'Egliſe Catholique de cette Ville, en préſence du Roi & de toute la Cour. Le 8. on fit, avec les Cérémonies ordinaires, l'ouverture du *Senatus Conſilium*, & S. M. diſpoſa le même jour de pluſieurs Charges vacantes dans le Roïaume. Les principaux Articles & ſur leſquels les Sénateurs doivent déliberer ſont ceux ci. 1. *Fixer le tems qu'il conviendra de convoquer la Diette générale du Roïaume.* 2. *Chercher les moïens les plus propres pour terminer les diférens qui ſubſiſtent avec le St. Siège, par raport au Droit de Patronage.* 3. *Donner leur avis à l'ocaſion du Congrès que la Cour de Ruſſie & la Porte Ottomane ſont convenuës de tenir dans une des Villes de Pologne, & principalement ſur l'envoi d'un Miniſtre à ce Congrès, qui ſoit chargé de veiller aux interêts de S. M. & de la République, & au maintien de la Paix de Carlowitz.* 4. *Examiner les moïens les plus éficaces, pour obtenir le rembourſement des ſommes*

mes que la République prétend à la Charge du Roïaume de Naples. 5. *Prendre les meſures neceſſaires pour empêcher les Enrollemens qui ſe ſont fait juſques à préſent, ſans le conſentement des Provinces du Roïaume.*

Muſtapha Effendi, Ambaſſadeur de la Porte auprès du Roi, arriva vers le milieu du Mois paſſé à *Stanislawow*, où il fut reçû avec beaucoup de Cérémonies & au bruit du Canon. Le Grand Général le régala magnifiquement dans une de ſes Maiſons de Campagne, & lui fit préſent d'une belle Montre d'Or : Ce Miniſtre s'eſt rendu dès là à *Lowitz*, pour y voir le Primat, & a pris enſuite ſa route pour cette Ville, où il vient complimenter S. M. au Nom du Grand Seigneur, ſur ſon avénement au Trône de *Pologne*. Le Cortège & les Equipages de cèt Ambaſſadeur ſont également nombreux & ſuperbes. Il eſt reçû par-tout avec les mêmes honneurs, que l'on rendit, ſous le précédent Règne, à l'Ambaſſadeur que la Porte envoïa au feu Roi, pour une ſemblable Commiſſion.

Les Miniſtres Plénipotentïaires pour le futur Congrès ſont arrivés ſur nos Frontiéres, à l'exception d'une partie de ceux de *Ruſſie*. Les Plénipotentiaires de la Porte ſont, le *Reis Effendi* ou Grãd Chãcelier, *Makliet Effendi*, Garde du Grand Sceau

Sceau, *Rinamegi Effendi*, & *Zaid Effendi*. Ce dernier a beaucoup de mérite, & il s'eſt fait connoitre avantageuſement en *France*, & depuis peu en *Pologne*, comme Miniſtre public. Ces Ambaſſadeurs ont avec eux le *Chaſnadar* ou Grand Tréſorier, qui eſt Grec & Frére de l'*Hoſpodar* de *Valachie*, le *Capigi Bachi*, le *Lapul Sardar*, 2000. Domeſtiques, 90. Chameaux, 150. Mulets, 150. Anes, & 70. Tentes ſuperbes. La Maiſon du Baron de *Dahlman*, Ambaſſadeur de l'Empereur des Romains eſt compoſée de 15. Gentilshommes, qui mangent à ſa Table, 25. Oficiers Domeſtiques, une Muſique nombreuſe & bien choiſie pour ſa Chapelle, & pour ſa Table, & le reſte ſa Maiſon à proportion. Ses Tentes ſont très magnifiques. Le Palatin de *Kiovie*, Grand Général de la Couronne, ſe diſpoſe à tenir Table ouverte pendant la tenuë du Congrès; & il a donné ordre de lui envoier pour cèt efet quantité de Vins de *Hongrie*, & de Proviſions. Pluſieurs de ſes Domeſtiques, qui étoient à *Varſovie*, ſont allés le joindre à *Niemirow*, où il y a aparence que le Congrès ſe tiendra.

Le Mois paſſé, il arriva un terrible Incendie à *Wilna*, * qui réduiſit en Cendres les trois quarts de la Ville, & ſpécialement 11 Couvens ou Egliſes, le Palais Epiſcopal, le Collège

* Wilna Capitale de la Lithuhanie, eſt une grande Ville bien peuplée, mais toute de bois, à la réſerve du Palais des anciens Ducs de Lithuanie.

Collége Académique, la Rüe entiére des Chanoines, le Grand Marché, la Sinagogue des *Juifs*, les Fauxbourgs de *Caſimir* & de *Rudnicki*, & le Tribunal avec des Papiers très importans.

Les Etats de *Courlande*, aſſemblés à *Mittau*, reunirent le 12. du paſſé, leurs ſufrages en faveur du Comte de BIRON, qui fut élû, vers les 6. heures du ſoir, Duc de *Courlande* & de *Semigalle*. On expédia d'abord divers Couriers, pour en porter la nouvelle aux Cours Etrangéres, qui s'y intereſſent. L'Echange de la Capitulation de l'Election du nouveau Duc, ſe fit ſolemnellement le 29 du même Mois, par Mr. *De Buttler*, Chambellan actuel de l'Impératrice de *Ruſſie*, en préſence des principaux Senateurs & de la grande Nobleſſe de ce Duché. L'Acte d'Election & celui d'Acceptation furent enſuite lûs dans l'Egliſe, du haut de la Chaire. Cette lecture fut précédée d'un très beau Sermon, convenable au ſujet; & ſuivie du *Tedeum*, chanté au bruit des Trompettes & de Haut-bois, & d'une triple ſalve du Canon. Mr. *De Buttler* donna le ſoir un grand Feſtin aux Principaux de l'Etat, & la Ville fut entiérement illuminée.

RUSSIE.

PETERSBOURG. Le 9. du paſſé, à 10 heures

res du matin par un gros Ouragan, le feu prit-à *Moſcow* dans les environs du Château de *Cremlin*. Il fit des progrès ſi rapides que les flames envélopérent d'abord la plus grande partie de ce vaſte Palais, & ſe communiquérent dans les autres quartiers de la Ville. L'embraſement dura 20. heures, & ne finit qu'après avoir conſumé une partie du *Cremlin*, pluſieurs Edifices publics & 12000. Maiſons. La grande Egliſe du Château a auſſi eté réduite en cendres. C'étoit dans cette Egliſe que l'on avoit placé un magnifique Luſtre d'Argent à pluſieurs Branches, dont les *Hollandois* avoient fait préſent à la *Cour de Ruſſie*, & qui paſſoit pour le plus grand qu'il y eut en *Europe*. Une * Cloche entr'autres d'un poids exceſſif a été fondue par les flames Pluſieurs Perſonnes ont péri dans cet Incendie; & la perte qu'il a cauſée va à pluſieurs *Milions*. Le Knéz *Tſcheskaskoi*, Miniſtre du Cabinet y perd ſeul plus de 200 *Mille Roubles*.

Il eſt pareillement arrivé le Mois dernier un autre Incendie à *Jereſchlaw* ** Ville Capitale de la Province de ce nom, & l'une des plus grandes

* C'eſt aparemment la Cloche fonduë en 1653. qui avoit 19. pieds de hauteur, 18. de Diamètre, 64. de circonférence & 2. dépaiſſeur. Son poids étoit de 340000. Livres; le Batant avoit 14. pieds d'épaiſſeur, & il faloit 20, Hommes pour l'ebranler. On la ſonnoit ſeulement aux grandes Fêtes, aux Entrées des Ambaſſadeurs &c.

* Elle eſt à 50. lieües de Moſcow.

grandes de toute la *Ruſſie*. Il y a eu 3000. Maiſons, 25. Egliſes, 4. Couvens, diverſes Fabriques, & beaucoup de Marchandiſes brûlées.

La Nuit du 14. au 15. du même Mois le feu prit auſſi dans un Quartier de cette Ville de *Petersbourg*. Ce qui cauſa une grande alarme; Mais par le prompt ſecours que l'on aporta, il n'y eut que quelques Maiſons conſumées, ſur le bord de la Riviére.

On aprend d'*Ukraine*, que le Major General *Rômanzow* aïant joint le Velt Marêchal Comte *de Munich* au Camp de *Perowoltzna*, toute l'Armée ſe mit en marche, pour s'avancer vers la Riviére du *Bog*. Les Troupes campérent ſur les bord de la Riviére nommée le *Petit Ingul*, & continuérent enſuite leur marche fort heureuſement, en s'eloignant du *Dnieper* ſeulement d'environ 10. lieües. Elles trouvérent par tout de bonne eau & d'excellens Pâturages; de ſorte que les Chevaux & les Beſtiaux ſe ſont vûs, dans la marche, en meilleur état qu'ils n'etoïent au Camp de *Perowoltzna*. L'Armée ſe rendit ainſi aux environs d'*Ocksakow*, ſans avoir rencontré aucun Parti de Tartares. Cette Fortereſſe a été bloquée par un Corps de 40000. *Ruſſiens*. Et comme on aprend qu'elle manque d'Argent, de Pain & d'autres choſes neceſſaires, on croit qu'elle ſera obligée de ſe rendre dans peu, quoi que l'on aſſûre que ſa Garniſon

ſoit

ſoit forte de 15000. Hommes. L'Armée des *Turcs* eſt toûjours dans ſes retranchemens.

Le Velt Marêchal *de Laſci*, qui marche du côté de la *Crimée*, ſe rendit le 5. Juin ſur les bords de la Riviere de *Berda*. Il doit arriver le 12. ou le 15. aux environs de *Precop*; mais il n'ira pas ataquer les Lignes que les Tartares ont réparées; ſon deſſein étant de pénétrer dans la Crimée, par les gués que le General *Spiegel* découvrit l'année derniére dans le *Gniloie More*, & par leſquels il entra dans cette Peninſule avec un Détachement de Troupes. Les *Coſaques* du *Don* & les *Calmuques* ont joint le Général *Laſci*. Ils ſont commandés par un des Fils du brave *Don-Duck-Ombo*. Le *Kam* des Tartares a fait tranſporter ſa Famille & ſes Tréſors à *Akerman* au delà de la Mer noire. La *Flote Turque* croiſe entre la Ville de *Kertſch* en *Crimée*, & l'Isle de *Tamerow*. Juſques à préſent, elle s'eſt tenuë tranquile, & n'a fait aucun mouvement pour inquieter la *Flotille Ruſſienne*.

FRANCE.

PARIS. La Revuë générale de la *Maiſon du Roi* à Cheval, ſe fit le 2. de ce Mois, au *Champ de Mars*, dans le Parc de *Marli*, depuis 3. heures & demi juſques à 7. Le ROI etoit acompagné des Princes du Sang, des

des Princes du Sang, des Maréchaux de *France*, des Generaux &c. S. M. paſſa à Cheval dans tous les Rangs, & vit défiler devant Elle ces belles & magnifiques Troupes. Monſeigneur le *DAUPHIN* paſſa auſſi en Calèche dans tous les Rangs.

Les difficultez qui ſe ſont élevées à l'ocaſion du nouveau *Miſſel* imprimé l'Année derniére pour l'uſage du Diocèſe de *Troies*, menacent l'Egliſe *Gallicane* de nouvelles diſſentions. L'Archevêque de *Sens* publia le Mois dernier un Mandement ou Inſtruction Paſtorale ſur ce *Miſſel*, adreſſée non ſeulement au Clergé de ſon Diocèſe, mais auſſi au Chapitre de l'Egliſe Cathédrale de *Troïes*, qu'il prétend être ſoumis immédiatement à ſa Juridiction. Ce Prelat condamne, en qualité de Métropolitain, le nouveau *Miſſel*, qu'il prétend contenir pluſieurs héréſies déja condamnées dans *Janſenius* dans *Bajus* & dans *Queſnel*. Il le taxe auſſi d'avoir changé pluſieurs Cérémonies de la Meſſe, & ſuprimé divers Actes de Dévotion à la Ste. Vierge. Il défend ſous peine d'excommunication, encourue *ipso facto*, l'uſage de ce *Miſſel* dans le Diocèſe de *Sens*, & même dans les Diocèſes Sufragans de cette Métropole. Les Archevèques de *Cambrai*, d'*Embrun* & divers autres Prélats Conſtitutionaires ſe diſpoſent à ſoutenir l'Archevêque de *Sens*. D'un autre côté un grand nombre d'Evêques

reclament contre le droit que cèt Archevêque s'arroge d'etendre ſa Juridiction dans d'autres Diocèſes, ſous prétexte qu'ils ſont Sufragans.

Pour tâcher d'arrêter ces ſemences de diviſion, le Roi, étant en ſon Conſeil, par un Arrêt du 11. du Mois dernier, *a, évoqué à ſoi & retenu à ſa Perſonne la connoiſſance de toutes les pourſuites, Procédures, Actes ou Délibérations qui pourroient avoir été, ou qui ſeroient faites à l'ocaſion du Miſſel de Troïes & du Mandement de l'Archevêque de Sens, circonſtances & dépendances; S. M. défendant à toutes ſes Cours & autres Juges d'en prendre connoiſſance &c. Ordonne, de plus que le Miſſel & le Mandement, enſemble les Mémoires qui lui ont été envoié par l'Evêque de Troies, pour juſtifier les changemens de Rit ou de Cérémonies qu'on lui reproche & les autres nouveaux Mémoires qu'il pourra y joindre, ſeront remis entre les mains de ceux que S. M. jugera à propos de choiſir dans ſon Conſeil & dans l'Ordre Epiſcopal, pour être ſur leurs avis pourvû par S. M. ainſi qu'Elle eſtimera le devoir faire pour le bien commun de l'Egliſe & de l'Etat &c.*

L'Evêque de *Troïes* a publié un nouveau Mandement, en date du 14. du paſſé, pour défendre le nouveau *Miſſel* contre les acuſations portées dans le Mandement de l'Archevêque de *Sens*. Il refute cette Piéce quant au fond

fond & quant à la forme, faiſant voir ſpécialement, *que c'eſt ſans Titre, ſans uſage ſans poſſeſſion, ſans exemple, & conſéquemment ſans aucun fondement ni aparence de Droit, que l'Archevêque de Sens prend la qualité de Supérieur immédiat du Chapitre de l'Egliſe Cathédrale de Troïes.* Ce dernier Mandement, aprouvé par 23. Chanoines de la Cathédrale, a été diſtribué à toute la Cour, & ſe vend publiquement; auſſi bien que celui de l'Archevêque de *Sens.* Le prémier de ces Ouvrages eſt écrit, *dit-on*, avec la ſimplicité, l'onction & la gravité des tems Apoſtoliques; & le ſecond avec la politeſſe & l'elégance des Académiciens d'aujourd'hui. Cette derniére Production n'a rien de la Théologie que les principes de la moderne.

La Cauſe pendante devant la Grand Chambre, entre le Duc de *Richelieu*, & les Proprietaires des Maiſons ſituées ſur le Jardin du Palais Roïal, qui s'eſt plaidée le Mois dernier, & dans les commencemens de celui ci, a atiré un grand nombre d'Auditeurs diſtingués à l'Audiance. Le célèbre Mr. *Cochin* a fait valoir très éloquemment la Subſtitution faite par le Cardinal de *Richelieu*, ſur laquelle le *Duc de Richelieu* fonde ſes Droits, & prétend revenir des Ventes de ces Maiſons, faites en 1655. & 1656. Mr. *Simon*, jeune Avocat de 28. ans, acheva le 3. ſon Plaidoier en faveur des Proprietaires, & s'ataira l'aplaudiſ-

ſement d'un Auditoire fort nombreux. Il a toutes les Parties ; qui peuvent faire un Orateur. On a trouvé qu'on ne pouvoit pas s'enoncer avec plus de netteté, de préciſion, de ſolidité, d'energie & de ſageſſe. Son Exorde fut admirè. Il y parlá du Cardinal de *Richèlieu*, avec beaucoup de délicateſſe, & fit ſon Eloge en quatre mots ſans flaterie. Il toucha finement la multitude des Bénéfices que ce Miniſtre avoit, & les Biens immenſes qu'il a laiſſés après ſa mort, chargés de Dettes conſidérables par ſes Diſpoſitions Teſtamentaires, qui ſont à l'infini. Entrant enſuite en Matiére, il établit contre les raiſons de l'Avocat *Cochin*, pour revenir des Ventes de ces Maiſons, que la prétention eſt mal fondee, puis que ces Ventes ont été réellement faites, pour paier les Créanciers du Cardinal, & qu'elles ont été autoriſées par pluſieurs Arrêts du Parlement. Il répondit aux divers Moiens emploiés par Mr. *Cochin*, & prouva contre lui, qu'il y avoit néceſſité de vendre, que les Ventes n'ont point été faites à vil prix, & que l'on a obſervé juſques aux moindres formalités requiſes alors. Il fit entendre qu'il étoit étonnant que le *Duc de Richelieu* eut entrepris de bouleverſer tant de Familles par mille & mille Procès, qui s'engendreroient les uns des autres, & qui troubleroient la Societé Civile &c. Le fameux Avocat *Le Normand* parla enſuite

ſuite en faveur de l'intervention du *Duc d'ORLEANS*, & il le fit avec ſon Eloquence ordinaire. Il s'etendit entr'autres ſur les inconvéniens qui réſulteroient des Concluſions du Duc de Richelieu, ſi elles étoient apointées; il dit qu'il s'en remettoit, quant au fond, aux raiſons ſi bien deduites par l'Avocat *Simon*; & il complimenta hautement le jeune Orateur, en diſant qu'on ne devoit pas regretter ceux qui quittoient la Plaidoierie, quand ils étoient remplacés par des *Cicerons*, comme celui qui venoit de parler.

Un Boiſſelier de la *Halle* venant de ſouper en Ville avec ſa Femme, jeune & très jolie, fut tué, dans les comencemens de ce Mois, par un nommé *Montigni*, Exemt de Robe courte. L'Exemt avoit ataqué la jeune Femme d'une maniére indécente & trés capable d'indigner un Mari. La Femme eut le courage de caſſer l'Epée de l'Aſſaſſin de ſon Epoux, & elle le tint à la gorge juſques à ce que le Guet acoûrut aux cris qu'elle faiſoit. Il fut arrêté & conduit en Priſon. La Sentence du Châtelet l'avoit condamné à être pendu & à L. 6000. de dommages & interets envers la Femme & les Enfans de l'Homme qu'il a tué. Mais en aiant apellé au Parlement, & demandé, comme Gentilhomme, d'être jugé par les Chambres aſſemblées, l'Arrêt qui en eſt émané l'a çondamné à avoir la tête tranchée

& cette Sentence a été exécutée, nonobſtant toutes les ſollicitations que ſes Parens ont fait pour obtenir ſa grace. La Veuve du Particulier qui a été tué par cèt Exemt, s'eſt conduite en Héroïne & on l'apelle dans Paris la *Femme forte.* On raporte qu'étant aux pieds du Cardinal Prémier Miniſtre, pour demander Juſtice, elle dit à SON EM. *Que ſi l'on faiſoit grace au Meurtrier, il faloit en acorder deux en même tems, puis qu'il ne périroit-jamais que de ſes mains.* On admire encore la Réponſe qu'elle fit à ceux qui lui demandoient pourquoi elle ne pleuroit point la mort de ſon Mari *? Je la pleurerai*, repliqua-t'elle, *quand je l'aurai vengé.* Le Parlement a puni le Crime; mais il a donné en même tems des marques de ſa compaſſion envers la Veuve du malheureux Exemt, qui ſe trouve enceinte & qui a quatre petits Enfans, dont le plus âgé n'a que 6. ans. La Cour aïant égard à la Requête par elle préſentée a ordonné qu'il ſeroit prélevé L. 12000. ſur les Biens de *Montigni*; ſavoir L. 6000. pour ſa Veuve & L. 6000. pour ſes Enfans. De pareils exemples font connoitre que le Crime conduit toûjours à une fin tragique.

On aprend de *Bourges*, que Mr. *Chauvelin*. après y avoir vécu quelques jours dans la ſolitude, avoit tout à coup reçû Compagnie & tenu Table ouverte, à laquelle il admet preſque tout ce qu'il y a d'honnêtes Gens,

&

& que ce Miniſtre & ſon Epouſe en uſent familiérement, même avec le ſimple Bourgeois. Sa Maiſon eſt compoſée de 30. Perſonnes & de 25. Chevaux; & l'on s'acommode fort bien en Province de la dépenſe qu'il y fait.

Le 15. de ce Mois, la Reine acoucha heureuſement d'une Princeſſe, qui fut ondoïée par l'Archevêque de *Vienne*, Prémier Aumônier du Roi, & portée enſuite dans ſon Apartement par la Ducheſſe de *Tallard*, Gouvernante des Enfans de *France*.

Le 16. le Comte *de Waldegrave*, Ambaſſadeur Extraordinaire de la *Grande Bretagne*, & Mr. *Horace Walpole*, Ambaſſadeur de la même Cour auprès de L. H. P. qui étoit arrivé ici depuis peu, eurent une Audience particuliere du Roi. Ce dernier Miniſtre a eu diverſes Conférences avec S. Em. le Cardinal *de Fleuri*, & il eſt reparti le 28. pour la *Haïe*. Le Comte de Cambis, nouvel Ambaſſadeur de S. M.T. C. auprès du Roi de la *Grande Bretagne* eſt auſſi parti le 29. pour *Londres*. Mr. *Van-Hoey*, Ambaſſadeur des Etats Généraux, qui s'etoit rendu il y a quelque tems à la Haïe, en eſt de retour.

On aprend de *Metz* qu'il y a actuellement dans cette Ville 23. Bataillons, deſquels 12. Hommes par Compagnie ſont emploïés aux Fortifications que l'on y fait. Le Roi *Stanislas* y étoit atendu pour voir les Ouvrages. Par la mort du Grand Duc de *Florence*, S. M.

T. C. eſt diſpenſée du païement de 4. Milions 500 Mille Livres, qu'Elle étoit engagée de faire annuellement au Duc de *Lorraine*.

HENRI DE THIARD, Evêque de *Meaux*, connu ſous le nom de Cardinal de *Biſſi*, Commandeur des Ordres du Roi &c. fut ataqué d'Apoplexie le 17 de ce Mois; le 20. il reçut tous ſes Sacremens; & il mourut le 26. dans la 80. année de ſon âge. Le 28. cette Eminence fut expoſée dans l'Egliſe de *St. Germain des Prez*, ſur un Lit de parade, avec les Habits & les Ornemens Epiſcopaux; & le 29 il fut conduit à *Meaux* pour y être inhumé.

Le Duc de BOURBON eſt entiérement remis de ſon indiſpoſition. Il partit le 28. avec la Ducheſſe Douairiére ſa Mere, pour aller paſſer quelques jours à *Beaureal* auprès de la Princeſſe de la *Roche ſur Yon*. La jeune Ducheſſe *de Bourbon*, qui eſt allée prendre les Eaux de *Forges*, ſe trouve auſſi beaucoup mieux.
Actions de la Compagnie des Indes 2040.

GRANDE BRETAGNE

LONDRES. Le 3. de ce Mois, après Midi, le ROI ſe rendit à la Chambre des Pairs, avec les Cérémonies acoutumées; & les Communes aiant été mandées, S. M. donna ſon conſentement au Bil pour aſſigner un Doüaire à la Princeſſe de GALLES, au Bil con-

contre les Perſonnes impliquées dans le Meurtre du Capitaine *Porteous*, à celui contre le *Prevôt* & la *Ville d'Edimbourg*, au Bil en faveur des Débiteurs inſolvables, à celui pour le Pont de *Weſtmunſter* & à pluſieurs autres Bils publics & particuliers. On a rejetté du Bil contre la Ville d'*Edimbourg* ce qui concernoit l'empriſonnement du Prévôt, l'abolition de la Garde, & l'enlevement des Portes ; mais on a mis cette Ville à une Amande pécuniaire de 2000. L. ſterlings. Après que le Roi eut donné ſon conſentement aux Bils dont on vient de faire mention, il fit aux deux Chambres le Diſcours ſuivant.

MILORDS ET MESSIEURS. *Je viens mettre fin à la préſente Seſſion du Parlement, afin que vous puiſſiés vous retirer dans vos diférentes Provinces, pour y avancer la Paix & la proſpérité du Roiaume.*

Je vous remercie des preuves particulières que vous m'avés données de vôtre afection, & des égards que vous avés pour ma Perſonne & pour mon honneur. J'eſpére que la ſageſſe & la juſtice que vous avez fait paroitre dans quelques Incidens extraordinaires, préviendront tous les deſſeins que l'on pourroit méditer pour de pareilles Entrepriſes.

La conduite de ce Parlement a été ſi uniforme, dans toutes ſes délibérations ſur les Afaires publiques, qu'il ſeroit auſſi injuſte de ne pas le

recon-

reconnoitre, que ſuperflu d'en détailler toutes les particularités.

MESSIEURS de la Chambre des Communes. *Les ſoins que vous avés pris de lever les ſubſides néceſſaires pour le ſervice de l'Année courante, en le faiſant de la manière la plus convenable & la moins à charge à mon Peuple, ſont de nouvelles marques de vôtre attention pour le ſoutien de ma Perſonne & de mon Gouvernement, comme auſſi pour les véritables interêts de vôtre Patrie.*

Le Roi s'adreſſant enſuite aux deux Chambres, ſe plaignit de la grande licence que l'on voit paroitre préſentement, ſous le prétexte ſpécieux de liberté, & fit ſentir combien il étoit néceſſaire de reprimer les abus intolerables qui ſe commettoient en inſultant ouvertement à l'Autorité légitime, en mépriſant la Magiſtrature, & en réſiſtant aux Loix : Ce qui, *dit-il*, eſt également préjudiciable à la Prérogative de la Couronne & à la Liberté du Peuple, & cependant il eſt également néceſſaire de ſoutenir l'une & l'autre, comme étant inſéparablement unies &c. Le Lord Chancelier prorogea enſuite, par ordre du Roi, le Parlement juſques au 15. Août prochain.

Le 13. de ce Mois le *Duc de Newcaſtle*, Secretaire d'Etat, envoïa un Meſſager d'Etat à *Mr. Buſenello*, Réſident de la République de

de *Veniſe*, avec une Lettre; pour lui notifier que le Roi lui ordonnoit de ſortir du Roiaume dans trois jours. Ce Miniſtre dépêcha d'abord un Exprès à Veniſe pour informer le Sénat de l'Ordre de S. M. & il partit peu après pour ſe rendre à *Calais*, où il atendra les Ordres de la République. Il a laiſſé ici ſon Sécretaire & une partie de ſes Domeſtiques. On aſſûre que les grands honneurs rendus à *Veniſe* au Fils ainé du *Chevalier de St. George* ónt ocaſionné cèt Ordre. On prétend auſſi que l'on a fait des reproches à Mr. *Gaſtaldi*, Sécretaire de la République de *Gènes*, par raport à l'acueïl que ce jeune Prince a reçu dans cette Ville là. Le Sécretaire d'Ambaſſade de *S. M. Cath.* partira dans peu, pour retourner en *Eſpagne*, avec pluſieurs Domeſtiques du Conte de *Montijo*, qui ne reviendra plus en cette Cour.

Moïſe Harth, riche Marchand *Juif* de cette Ville, païa le 13 de ce Mois à la Banque 20000. *Liv. St.* pour le prémier Paiement des 100000. *L. Sterl.* qu'il a ſouſcrit dans la Loterie du *Pont de Weſtmunſter*.

L'Orateur de la Chambre des Communes, les Lords *Monſon* & *Lovel*, & les Chevaliers *Jean Norris* & *Charles Wager* examinérent le 11. de ce Mois un Inſtrument fort curieux, propre à trouver les Longitudes. Il eſt de l'invention de Mr. *Harriſon*, qui y a travaillé 6.

ans

ans. Ces Seigneurs en parurent très satisfaits, & firent donner à l'Auteur 250. *Liv. St.* avec ordre d'en faire un autre, qui sera gardé dans le Bureau de l'Amirauté, & pour lequel on lui donnera une pareille somme. Les Mathématiciens assûrent que de toutes les Machines qui ont été faites jusques à présent pour trouver la *Longitude*, celle de Mr. *Harison* paroit la plus probable.

Mrs. *Wasner* & de *Bussi*, chargés des Afaires des Cours de *Vienne* & de *Versailles*, ont communiqué au Roi le Traité conclu dernièrement entre l'Empereur & le Roi de *France*, priant S. M. d'y accèder, de la même manière qu'Elle a fait ci devant aux Articles Préliminaires. On ignore les dispositions du *Roi* à ce sujet. La Cour est actuellement à *Richmond*; mais le Prince & la Princesse de *Galles* sont au Palais de *St. James*: S. A. R. est dans le quatriéme Mois de sa grossesse.

Actions. Banque 145. *Indes* 181¾. *Sud* 103¾. & *Annuités* 110½

ESPAGNE.

MADRID. La Cour qui faisoit sa résidence au Château de *Buen Retiro*, devoit se rendre dans le courant du Mois à celui de *St. Ildephonse*, où l'on a déja envoié les gros Bagages

ges avec quelques Domeſtiques. Il devoit s'y former un Camp de parade d'environ 6000. Hommes, mais les Troupes ont été contremandées. Les deſſeins atribués à nôtre Cour de vouloir troubler la Paix de l'*Europe*, ne paroiſſent pas fondés: Quoi qu'elle n'ait pas encore accédé au Traité fait à *Vienne* entre l'Empereur & la *France*, par divers obſtacles qui s'y rencontrent encore; tout ſemble nous annoncer des vûes pacifiques de ſa part. Il n'eſt plus queſtion de ces Armemens dont on avoit parlé; au contraire le *Duc de Montemar* a préſenté à S. M. un Projet pour réduire les Troupes de ce Roiaume à 60. Bataillons de Troupes Nationales & à 40. de Troupes Etrangérés, en congédiant la plûpart des Régimens de Dragons. Mr. *De la Quadra*, Miniſtre d'Etat travaille préſentement, à mettre les Finances de ce Roiaume ſur un meilleur pié, & il examine divers Projets qui lui ont eté remis ſur cette Matiére. Le Comte de *Montijô* a été fait Préſident du Conſeil des Indes. D. *Guillaume de Laſci*, Brigadier des Armées du Roi, & Frére du Général *de Laſci*, qui eſt en *Ruſſie*, a été nommé Inſpecteur de l'*Infanterie Irlandoiſe*, au ſervice de S. M.

ITALIE.

FLORENCE. JEAN GASTON DE MEDICIS Grand Duc de *Toſcane* &c. mourut en cette Ville

Ville le 9. de ce Mois après une Maladie d'une quinzaine de jours. Ce Prince ſentant aprocher ſa fin, fit apeller le 8. au matin le Curé de *Ste. Félicité*, auquel il ſe confeſſa. Cèt Eccléſiaſtique lui adminiſtra enſuite les derniers Sacremens, & S. A. R. les reçût avec des grands ſentimens de Pieté & de réſignation. Le Nonce du Pape, l'Archevêque de cette Ville & l'Evêque de *Fieſolles* ſe rendirent au Palais, vers les deux heures après midi, pour donner au Grand Duc la Bénédiction *in Articulo mortis*, & ils y reſtérent juſques à la Nuit. Ces Prélats y retournérent le 9. au matin, & aſſiſtérent, avec quelques Réligieux, aux derniéres heures de S. A. R. qui expira vers les 11. heures & un quart avant midi, dans la 67. année de ſon âge, étant né le 24. Mai 1671. Il avoit épouſé en 1697. *Anne Marie-Françoiſe*, Fille ainée du dernier Duc de *Saxe Lawembourg*, morte ſans Enfans. Il ſuccéda à COSME III. ſon Pére, le 31. Octobre 1723. & a gouverné depuis avec beaucoup de prudence, de juſtice & d'amour pour ſes Sujets, de qui il eſt univerſellement regretté. La Séréniſſime Maiſon de MEDICIS, qui a gouverné la *Toſcane* pendant 200. ans, eſt éteinte en la Perſonne de ce Prince.

Auſſi tôt après la mort du Grand Duc, l'Abé *Tornaquinci*, Sécretaire d'Etat, le *Marquis Reuccini*, Conſeiller d'Etat, & le Sécretaire du

du Conſeil de Guerre, allérent la notifier au Prince *de Craon*, Miniſtre Plénipotentiaire du Séréniſſime Duc de *Lorraine*, nôtre futur Souverain, avec qui ils eurent une longue conférence. Le Prince de *Craon* ſe rendit enſuite au Palais, acompagné du Général *de Wachtendonck*, arrivé le 8 au ſoir de *Livorne*; & conféra pendant long-tems avec la Séréniſſime Electrice, * Sœur du feu Grand Duc. Il dépêcha enſuite pluſieurs Exprès, pour porter la nouvelle de cette mort en diférens Endroits, & fit défenſe de donner des Chevaux de Poſte à qui que ce fut ſans ſa permiſſion. Dès ce jour là il prit en mains, au Nom du Duc de *Lorraine*, la Régence des Etats de *Toſcane*. Le Grand Prieur *Del Bene*, le Prieur *Giraldi*, le Marquis *Renuccini*, & l'Abé *Tornaquinci* ſe rendirent vers le ſoir à ſon Palais, & lui prêtérent ſerment de fidelité, en qualité de Conſeillers d'Etat de la Régence. Le Prince de *Craon* fit expédier des Lettres circulaires, pour confirmer par *interim* toutes les Perſonnes en place, avec pouvoir de continuer leurs fonctions juſques à ce qu'il en ait été autrement ordonné par le nouveau Grand Duc.

Le 10. on ouvrit le Corps du défunt, & on y trouva ſept pierres dans la Veſſie, deux Polipes autour du Cœur, & un relachement gé-

* Anne Marie Louïſe de Medicis, Fille de COSME III & Veuve de JEAN GUILLAUME, Electeur Palatin, qui mourut en 1716.

général des Viſcères. On l'embauma enſuite, & on le revêtit de l'Habit de Grand Maitre de l'Ordre de *St. Etienne*. Il fut expoſé le même jour dans l'Antichambre, où la Nobleſſe vint le voir. Le ſoir on le tranſporra dans le Salon de *Bona*, où un ſuperbe Catafalque l'atendoit. Le 14. il fut porté en pompe à l'Egliſe Collégiale de *St. Laurent*, lieu de la ſepulture ordinaire des Grands Ducs.

Le 12. au matin, il ſe tint une Aſſemblée du *Sénat* & du Conſeil des *Deux Cent*, dans la Sale du Vieux Palais tendue de noir. Le Prince de *Craon*, en Equipage de Deuïl, s'y rendit en Cerémonie, & fut reçu au bas des Degrés par 4. Sénateurs & le Sécretaire du Sénat, qui le conduiſirent dans la Sale, où il ſe plaça ſous un Dais. Le Chancelier lut enſuite un Edit du Séréniſſime Duc de *Lorraine*, dans lequel étoit renfermé l'Acte d'Inveſtiture de l'Empereur, & les Pleins-pouvoirs de S. A. R. au Prince de *Craon*. Cette lecture finie, il y eut pluſieurs Diſcours convenables à la circonſtance. Après quoi le Sénateur Lieutenant prononça le Serment de fidélité, au Nom du Magiſtrat Suprême, du Conſeil & de toute la *Toſcane*, & alla enſuite le confirmer ſur les *Sts. Evangiles* : Tous les Membres du Sénat & du Conſeil le ſuivirent ; & il fut dreſſé un Acte de la prêtation du Serment, qui fut ſigné par des Chevaliers apellés comme Témoins. Le *Major-Dome* du Prince jetta enſuite quantité d'Argent au Peuple,

NOUVELLES LITERAIRES.

VOIAGE

Fait à la fin de Juillet 1736. dans les Montagnes Occidentales du Païs de Vaud.

LE Manuſcrit de la Piéce ſuivante, nous étant tombé en mains tout récemment, dans un petit Voïage fait à *Lauſanne*, nous avons crû faire plaiſir à nos Lecteurs, en leur donnant ce Morceau, qui eſt dans le goût d'un Ouvrage fort connu, & très ingénieux, en Proſe & en Vers, intitulé: *Voïage de Bachaumont.* L'Auteur avoit fait cette Rélation pour un de ſes Amis, ſans aucun deſ-

ſein de la rendre publique. C'eſt à lui qu'il s'adreſſe.

VOici, *Mon cher Monſieur*, la Relation d'un Voiage que je viens de faire avec goût, quoi que dans les lieux les plus ſauvages du Monde. Après avoir vû les belles choſes de la *France*, qui en eſt ſi riche; de la *Hollande*, qui en a d'uniques; de la *Flandre*, qui en ofre de toutes ſortes & d'aſſés rares dans une partie de la *Suiſſe*, & de l'*Allemagne*, j'ai eu honte de ne pas mieux connoitre mon propre Pais, & de ſavoir à 8. ou 9. lieües de ma Demeure, des curioſités naturelles, qui ne m'étoient pas encore connues. Aprés avoir admiré des beautés que l'Art étale avec ſa pompe ordinaire, j'ai ſouhaité de voir celles que la Nature nous cache, coſme des Tréſors, dans les replis des Montagnes.

Curieux de voir ~~les ſommets~~ une fois,
De ces Monts ſi hauts & ſi droits,
Que l'œil même a peine d'atteindre;
Après bien des pas tortueux,
Je vais eſſaier de vous peindre
Des Objets tout nouveaux, qui raviſſent mes yeux.

J'ai tourné volontiers le dos à un Pais le plus cultivé & le plus riant, que l'on puiſſe deſirer. Je ſuis parvenu au plus haut de ces Monts, par une ſuite non interrompue de Terraſſes, comme par les degrés d'un ſuperbe Amphithéatre, & je ſuis enfin ſur un Théatre dont toutes les Decorations m'étoient nouvelles.

Surpris

Surpris & preſque ébloui de tout ce que je vois, vous pouriez craindre l'entouſiaſme que ces lieux m'inſpirent : Je le craindrois moi-même, ſi je n'étois reſolu de m'y laiſſer aller, avec cette liberté dont les Montagnes ſont le veritable azile. Cependant

Ne croiés pas que pour être élevé,
De beaucoup plus haut que le Pinde,
Je veuille vous donner un Ouvrage achevé,
Dans lequel mon Eſprit ſe guinde.
Ici d'eau plus pure abreve
Que l'Hypocrène & Caſtalie,
Je méprile en ces lieux tout ce qu'on a rêvé,
Et pour la naturelle & modeſte ſaillie,
Je quitterai le tour plus grand, plus relevé ;
Preſque au deſſus de toute la Nature,
Vous alles voir ſes traits, non ceux qu'on défigure.

Le lieu où je ſuis & d'où je dépeins tout ce que je vois, ne m'inſpire rien de recherché. Figurés vous que mon Cabinet eſt une Touſe de jeunes Hêtres, que j'ai trouvé comme par miracle ſur la Croupe d'un petit Mont revêtu d'une Herbe courte & fraiche, entouré de Troupeaux, qui ne peuvent s'en raſſaſſier, & qui tiennent à peine ſur la pente rapide où ils paiſſent. J'ai en face, ou plûtôt au deſſous de moi, une Vallée des plus fertiles, entremêlée de Prairies, & de Moiſſons d'Orge, qui eſt le Froment des Montagnes ; nombre de Maiſons éparſes, & tout le Terrain du Côteau, cultivé juſques près du ſommêt, où des Bois épais

le couronnent. Voila mon Cabinet & mes Objets. Tout ce que je vois répand dans mon Cœur une douce ſatisfaction, qui vaut mieux pour m'inſpirer que le tranſport ſouvent chimérique des Poetes. Il me ſemble que je retrouve l'Age d'or, dans ce ſéjour de la Paix & de l'Innocence. Fuïés, Profanes, s'écrieroit un Homme rempli du beau feu des Muſes; Venés vous joindre à mes Concerts, vous qui chériſſés la ſimple Nature.

Pour vous Habitans des Cités,
Vous, de leurs Vices infectés,
Fuïés l'Air pur de nos Montagnes;
Nous ſommes trop voiſins des Cieux,
Et ſi vous y montiés de vos baſſes Campagnes,
Vous verriés de trop près les Dieux;
Eloignés vous des lieux où ſe fait le Tonnerre;
Juſques à leurs auguſtes yeux,
N'aportés pas les Vices de la Terre.

Ne croïés pas que je ſois arrivé à cet aimable Obſervatoire ſans fatigue. On ne va point ſi haut ſans peine, & ce n'a été qu'après bien des gliſſades & des faux pas, que j'ai vû ce petit Parnaſſe.

Ce n'eſt plus le tems de Féerie,
Ni celui de l'Enchantement;
Et ce ſeroit forfanterie
De vous dire qu'en un moment;
Du fond de la verte Prairie,
Je me trouve en ce lieu charmant,
Par le doux aſſoupiſſement
D'une profonde rêverie,
Ou ſur un nuage volant.

Nous

Nous étions trois Amis, qui avons fait ce Voïage tout comme d'autres Hommes.

On ne voit qu'en Roman le leger Chevillal;
Je n'avois qu'un ſimple Cheval.

C'eſt avec le ſecours de nos ſeuls Chevaux, que nous nous ſommes guindés juſqu'aux Cimes chenues des Montagnes.

Droit comme un fil, toûjours montans,
Souvent malgré nous louvoïans,
Dans cette équivoque démarche
Butans, bronchans, & cahotans,
Chantans, peſtans, & plaiſantans,
Avançans, ſouvent reculans,
Voila qu'elle fut nôtre marche.

Dans ce trajet pénible, nous eumes cependant le plaiſir d'être preſque toûjours à l'ombre, & de rencontrer en abondance divers Arbres, que nous cultivons ſouvent ſans ſuccès, ou qui languiſſent, dans nos Jardins.

Ce CHARME épais, qui vrai Protée,
En Labirinthes, en Cabinets,
Recelle ſi ſouvent les plus tendres ſecrets,
Et prête aux vrais Amans leur retraite enchantée;
Ces IFS dont le Ciſeau fait cent Objets divers;
Le HOUX qui brave les Hivers;
Les PLANES au large feuillage;
L'ERABLE qui du Charme imite l'agrément,
Quand une main habile le ménage,
Et d'autres ſur nos pas plantes confuſément,
Nous couvroient de leur verd Ombrage.

Un peu d'imagination nous les répréſentoit tels qu'un adroit Jardinier ſait les former. Il n'y manquoit qu'un peu de façon & d'arrangement, pour en faire des Berceaux ou des Voutes majeſtueuſes. Nous admirions l'Art, qui ſait en tirer tant de beautés, & nous n'admirions pas moins la Nature, qui fournit à l'Art dequoi faire tant de belles choſes. Leur déſordre avoit ſon prix dans les Forêts, tout comme leur propreté a ſes graces dans nos Jardins; & je trouvois ces Forêts glorieuſes de fournir aux Rois mêmes de quoi ſignaler leur magnificence

La fraicheur du Climat compenſoit l'inégalité des Chemins, outre que tous Chemins ſont beaux lorſqu'ils mènent à ce qu'on deſire.

Ainſi quand Tircis, jeune Amant,
Court, vole au Rendez-vous que lui donne une Belle,
Sur les plus durs Cailloux, il va legerement,
Et ne ſe plaint jamais de la pointe cruelle,
Dont Iris guerit le tourment.

Nôtre Belle à nous étoit la *Curioſité*, qui nous avoit donné rendés-vous ſur ces Montagnes. Une Bergére des plus piquantes ne nous promettoit pas d'avantage, que la ſimple curioſité. L'empreſſement d'un tendre Berger, n'eſt pas mieux paié non-plus, que le fut le nôtre. Au ſortir d'une longue ſuite de Chemins étroits ſcabreux & rapides qui ne laiſſoient voir que des

des Sapins & des Rochers, nous fumes frapés tout à coup de la décoration d'un nouveau Théatre. C'étoit une vallée riante, qui s'ouvroit gracieuſement entre deux Chaines de Montagnes cultivées. Au milieu s'étendoit [a] un Lac d'environ deux lieues & demi. Et qui penſeroit de trouver en des lieux ſi élevés une Nape d'Eau de cette étendue, d'une Eau tranſparente, nourie par une [b] Riviére, qui prend ſa naiſſance à l'une des extrémites de la Vallée, & rafraichie continuellement par une infinité de vives Sources. Le long de ſes bords ſont des Terres fertiles, & qui raportent, preſque d'elles mêmes, une quantité prodigieuſe d'Orges, d'Avoines & d'autres grains de cette eſpèce. Nous voïons les Moiſſons vertes encore, & dont l'Epi commençoit ſeulement à ſe former, dans le tems que nos Campagnes étoient depouillées. Entre les Champs ſe mêloient par bandes des Prairies d'une Herbe fraiche, épaiſſe & émaillée de mille fleurs. Elles n'avoient encore ſenti, ni l'ardeur brulante, qui les fâne, ni la faux cruelle qui finit leur règne.

Après avoir contemplé d'une vuë précipitée cette Vallée féconde, nous décendimes inſenſiblement juſques au bord du Lac, où nous paſſâmes une petite [c] gorge d'eau qui le ſepare

a Lac de Joux.
b L'Orbe.
c Au Pont.

en deux parties fort inégales. La douceur de l'Air y eſt charmante, en comparaiſon des Monts, qui les environnent & a invité un aſſés grand nombre de Montagnards à s'y établir. Cependant vous jugerés, que ce n'eſt qu'une douceur rélative, quand je vous dirai que je ne vis en ce lieu d'autres Arbres Fruitiers qu'une couple de mauvais Pruniers, & qu'on y cultivoit avec ſoin deux jeunes Chênes qu'on n'eſpéroit pas de voir jamais donner quelque ombrage.

Le Lac eſt très poiſſonneux; mais la Pêche eſt miſe en Ferme, & les Habitans n'ont que la liberté de pêcher à la ligne. Nous y eumes du Fermier un Plat de Brochet, d'un goût que les Friands connoiſſent trés bien.

Nous continuames nôtre Route ſur l'un des bords de ce Lac, en marchant pendant près d'une lieue ſur une fine Pelouſe du plus beau Gazon du Monde, le long d'une liſiére de Bois de Sapin en pente, qui paroiſſoit tiré au Cordeau, & ſi touſu qu'il ſembloit former une Eſpallier, ou une Tapiſſerie de Verdure. Cette décoration continue environ l'eſpace d'une lieue, après quoi ce n'eſt plus de ce côté que Champs & Prez autour d'un ſecond * Village bien peuplé, que nous voions à la droite un peu au deſſous de nous. Nous fimes encore une lieue pour aller coucher à un Village

* Le Lieu.

ge * qui eſt à l'extremité méridionale du Lac, ou l'on compte près de 2500. Paroiſſiens. Ce fut là nôtre premiere ſtation, & nous logeames chés le Paſteur de cette Egliſe. Il nous reçut avec beaucoup de cordialité, & nous ofrit tous les Mets que ces Vallées produiſent, du Beure & du Laitage d'un gout exquis, du Poiſſon ferme & trés eſtimé, du Veau de lait auſſi blanc & pas moins délicat que de la Volaille, des Légumes & des Fraiſes d'un parfum admirable & bien d'autres bonnes choſes, dont nous nous regalâmes beaucoup mieux que des Ragouts les plus fins.

C'eſt là que la ſimplicité,
Aſſaiſonnée de la volupté
Flate un gout que n'a pas corrompu l'opulence;
Et qu'on voit dans ſa pureté
Règner la frugale abondance:
Que l'apetit jamais ne nuit à la ſanté
Et que l'on trouve ſans dépenſe,
Ces biens de l'Age d'or que l'on a tant vanté.

Nous y dormîmes d'un ſommeil tranquile. Ces lieux ſembloient avoir la vertu de chaſſer les peines & les ſoucis.

Dans les Palais,
On porte envie
A cette paix
De nôtre vie.
L'Or & l'Azur dont on les voit parés,
Ne calment point les Ames inquietes,
Et les douleurs ſecrètes,
Hantent bien moins les Bois que les Lambris dorés.

Le

* Le Chenit.

Le lendemain matin je pus mieux discerner les Objets, que je n'avois fait en arrivant, & les prémieres choses qui me frapérent à mon reveil furent toutes belles. Le jour étoit admirable, & la fraicheur de l'Air, dans un tems voisin de la Canicule, ne pouvoit que nous charmer. Je puis dire que j'ai vû deux fois le Printems dans l'espace de trois Mois.

Les vives & vermeilles Roses,
Qui voioient fraichement écloses,
Qui commençoient à s'épanouir,
Tandis qu'on les voioit ailleurs s'évanouir.
Les Pois verds commençoient de se produire à Table,
Toutes les Fleurs avoient cet éclat peu durable
Qu'en d'autres lieux le tems avoit fauché.
La redoutable faux n'a point encor tranché
Ces Parterres confus qu'offre en Mai la Prairie,
Dans cette Campagne fleurie,
Les Oiseaux begaioient leurs prémiéres Chansons
Et faisoient retentir les Ecos des Montagnes,
Avec leurs fidèles Compagnes,
De la tendresse de leurs sons.

Quel Cœur eut été insensible à des douceurs si touchantes, pour ceux que le Monde n'a pas débauché des beautés naissantes de la Nature! Et quelle surprise de retrouver cette aimable Saison qui nous enchante, lorsque l'Eté brulant consume tout le reste de la Campagne.

Ce n'est pas tout ce que j'admire
Et tandis que mon œil suit tant d'Objets flateurs,
Tandis qu'on brule ailleurs, en ces Monts je respire.
Un air si parfumé de tout l'esprit des fleurs,
Qu'il semble que le doux Zephire
Avec Flore en ces lieux ait fixé son Empire.

Nous

Nous jouimes un peu de cet aſpect qui, tout muet qu'il étoit, nous diſoit mille choſes intereſſantes, ou nous jettoit dans une douce revêrie, qui n'eſt qu'un mêlange confus de penſées douces que l'indolence ne prend pas la peine de démêler. Nous nous arrachâmes enfin à ſa vuë du Païs, pour reconnoitre ſes Habitans. Je cherchai d'abord cette Communauté que l'on m'avoit dit ſi peuplée ; je la cherchai ſans l'apercevoir, quoique je l'euſſe devant mes yeux. Voici le nœud de ce paradoxe. Au lieu d'un Village ramaſſé & de files de Maiſons atenantes les unes aux autres, il étoit comme éparpillé ſur la pente des deux Côteaux. Vous ſavés qu'un joli Hameau eſt un ornement dans nos Païſages ; il y en avoit plus de cent de cette eſpèce. Une, deux ou trois Maiſons ſe voioient enſemble. Les Familles, la plûpart nombreuſes, multiplient leurs Habitations, à meſure qu'elles ſe multiplient elles-mêmes. Un Pére voit élever ſous ſon toit juſqu'à trois Générations, qui vivent toutes en commun du raport des Terres, du fruit des Troupeaux, ou de l'induſtrie de chacun d'eux ; car il eſt rare d'y voir des ſujets ſans talens, ou ſans induſtrie à les mettre en œuvre. Quand la Maiſon paternelle eſt trop remplie, ſemblable à une Ruche, elle jette un Eſſain qui va s'établir ailleurs, & très ſouvent à côté de ſon ancienne Demeure. Cette Vallée, dont le Lac

ocupe

ocupe la meilleure partie, laiſſeroit trop peu de terrain ſur ſes bords, pour fournir à tant de beſoins, ſi la Providence, toûjours atentive au bien des Hommes, n'y eut pourvû, en rendant les Terres tellement fertiles que le Peuple faiſant de belles Récoltes, dans un petit eſpace, en a & plus de revenu & plus de loiſir. Il recueille en un Arpent ce que deux ou trois fourniſſent communément dans nos Plaines; de ſorte qu'il lui en coute moins de tems & de culture; comme ſi par un ſurcroit de faveur, la Nature eut voulu ménager le loiſir de Gens qui ſavent ſi bien l'emploier. La preuve en eſt, qu'un Arpent de Champs, qui ne ſe vend guères au delà de 100. ou 120. L. dans nos Campagnes en vaut quelquefois juſqu'à 4. à 500. dans ces lieux là; marque non ſeulement de la richeſſe & du bon mènage; mais auſſi des ſoins tendres que la Providence prend des Hommes. On sème ces Champs là durant 6. à 7. Ans, ſans les laiſſer repoſer, ni ſans qu'ils ſe laſſent de produire, après quoi, on les laiſſe en Prés pendant 3. Ans, & durant ce terme ils produiſent à pleine faux une herbe excellente: Outre que les Habitans ont des pâturage très ſavoureux, qu'ils rompent de tems en tems, en ſorte qu'ils ont toûjours dequoi entretenir du Bétail, pour leur Commerce, ou pour l'uſage de leurs Familles. Il y a peu de Maiſons qui n'aient une Fontaine très abondante,

dante, d'une Eau fraiche & ſaine; mais le plus grand nombre ſort du Côteau Oriental, qui a ſon aſpect au Couchant, ou plûtôt au Sud-Oueſt.

Remplis de préjugés comme le ſont tous les Hommes, les Gens du Plat Païs s'imaginent, que ceux qui vivent dans les Montagnes doivent être d'un accès auſſi dificile que leurs Rochers, & que loin du Commerce des Villes, ils ſont néceſſairement farouches. Si je l'avois crû, j'aurois été pleinement déſabuſé, en trouvant dans ces lieux des Gens civils, acueillans, parlant preſque tous François, beaucoup mieux que le Peuple n'a coutume de le parler. Ce que je remarquai qu'ils faiſoient par préférence à leur * *Patois*, & quelques uns par pure politeſſe pour nous. J'entrai dans pluſieurs de leurs Maiſons, que je trouvai propres & rangées. Nous nous y liames de converſation, & nous fumes ſurpris de voir, non ſeulement tant de bon ſens de leur part, mais beaucoup de pénétration. Nôtre étonnement augmenta bien d'avantage, lorſqu'au lieu de Gens bornés au ſoin des Troupeaux & à la culture des Terres, nous les trouvames autant ſtilés dans les Arts. Le Voiſin de la Maiſon où je logeois, étoit un homme d'environ 35. ans, qui avoit été Soldat aux Gardes; Ce fut le premier avec qui

* Jargon des Païſans.

qui le hazard me donna lieu de m'entretenir. Je m'informois de lui s'il n'y avoit point de *Barbier* dans le Village, auſſi tôt il s'ofrit de de me raſer, & m'alla chercher une trouſſe de beaux & bons Raſoirs ; je lui demandai d'où il les avoit, il me dit qu'ils étoient de ſa façon, & qu'il faiſoit toutes ſortes d'Ouvrages de *Coutellerie*. Je m'en ſervis, & j'en fus trés ſatisfait. Il me mena dans une eſpèce de Laboratoire ; j'y vis en entrant deux Fuſils, & il ſe trouva qu'ils étoient auſſi de ſa main. Le voila donc encore *Armurier*. Quelques momens après, je demandai l'heure, & il m'adreſſa à une petite Pendule qu'il avoit faite. Je découvris tout cela par hazard, ſans qu'il parut, ni oſtentation, ni empreſſement de ſa part à ſe produire. Son adreſſe naturelle, aidée de quelque Mois d'Aprentiſſage à *Paris*, pendant qu'il étoit Soldat, & comme à momens perdus, l'avoit rendu ce qu'il étoit. J'apris en ſortant qu'il y avoit dans cette Communauté cinq *Lapidaires* en forme, qui gagnoient tous grafſement leur vie. Je fus chés le prémier de ce lieu qui avoit eu l'idée de cette Profeſſion. Je le trouvai ocupé à tailler des Brillans de Criſtal de Roche, dont lui & ſa Sœur polirent quelques-uns en nôtre préſence. Il avoit une proviſion de ce Criſtal, dont on trouve aſſés facilement dans ces Montagnes, par couches de petits Cilindres de 5.

à

à 6. pans tous polis, couchés les uns ſur les uns ſur les autres, longs de 3. à 4. pouces, plus ou moins. Il s'en trouve auſſi par petits morçeaux de brut, qui n'eſt pas toûjours également tranſparent. Le même Ouvrier travailloit en *Grenats fins*, *Doublets*, *Diamans du Temple*, & autres Pierres de cette eſpèce, avec le ſecours de deux Sœurs, qui avoient apris de lui ſa Profeſſion. Ce fut là que nous aprîmes qu'il y avoit encore un *Horloger*, des Artiſans, & des Marchands de diverſes ſortes, tous du Village, & qui pourvoioient entr'eux la Communauté, de toutes les choſes néceſſaires qu'on n'a guères acoutumé de trouver que dans les Villes. Il me parût que chacun vouloit avoir une Profeſſion qui les ocupat utilement, dans les tems où il ne ſe fait rien à la Campagne. Leur facilité à s'inſtruire de tout eſt admirable. Ces Gens là ſont froids & réſervés, ſans avoir rien de peſant. Ils aiment la Lecture, & la Muſique, qu'ils aprenent preſque tous d'eux-mêmes; nous en eumes la preuve le même jour. Il étoit Fête, & nous fumes à l'Egliſe, compoſée d'un Peuple nombreux, bien fait & bien mis. Le Chant des *Pſaumes* y fut entonné avec une uniformité & une juſteſſe, qui ſurpaſſoit celle de preſque toutes nos Egliſes de Ville. Quatre Hommes du lieu le ſoutenoient, avec des Trompettes, dont ils joüoient à quatre parties. Vous ſeriés vous atendu

atendu de trouver encore mon Soldat aux Gardes, au rang de ces quatre *Muſiciens*, tous du lieu, & rempliſſant réguliérement cette Fonction, quoique ſans aucun Salaire, que le ſeul plaiſir de la Muſique & celui de donner au Chant d'Egliſe, de la dignité & de la décence. Preſque tous les Païſans chantoient avec meſure la *Baſſe*, le *Tenor*, ou la *Haute Contre*; de ſorte qu'il nous parut que le talent de la Muſique étoit là un talent preſque univerſel.

A la fin du Sermon, deux jeunes Epoux, entrérent dans l'Egliſe, pour y recevoir la Bénédiction Nuptiale. Je vis avec plaiſir que le Peuple ne montra point cette ſotte curioſité de déviſager des Perſonnes, que l'on ne regardoit pas le jour auparavant. Chacun reſta tranquile à ſa place. Ces Epoux parurent avec une modeſte aſſurance, & au ſortir de l'Egliſe, ils ne furent point ſuivis par une foule importune.

Je fis ici réflexion
Que ſans doute le Mariage,
En des lieux ſi peuplés eſt ſi fort en uſage,
Qu'on n'y fait plus d'attention,
Et que s'épouſer ſous la Chaire,
N'ajoute preſque rien au vrai nœud du miſtère.

L'après midi nous fumes à l'autre bout du Lac, voir l'endroit ou il ſe dégorge, par une chûte d'eau, qui fait aller un Moulin & des Forges, qui travaillent pour les Mines. Nous trouvâ-

trouvâmes deux Bâtimens enterrés au pié d'un Rocher trés eſcarpé. Un Mur, qui n'a pas trois piés d'épaiſſeur, placé entre les Batimens & le Lac, ſoutient d'un côté le poids de l'eau, & de l'autre une Chauſſée très étroite. Ce Mur, ouvert en Arcade, laiſſe paſſer par une bouche l'Eau du Lac, dans une eſpèce de Baſſin, ou d'Epanchoir, d'où elle tombe dans pluſieurs Chénaux, qui la conduiſent ſur les Roüages. Cette Eau, qui y abonde ſans ceſſe, ſe précipite enſuite dans un Goufre, où elle ſe perd au pié d'un Rocher. Sans ce Goufre elle n'auroit point d'écoulement, l'Eau tombant dans un fond de Cuve, & tout étant eſcarpé autour. Les Forges ſont ſituées de la même maniére que le Moulin; chacun a ſon Goufre particulier, & l'on ne voit pas de communication de l'un à l'autre. Les Batimens ſont poſés au bord, beaucoup au deſſous du Lac, entre deux Eaux, dont l'une ſemble les miner par le faite, & l'autre par les fondemens; ſans compter qu'il ſe détache de tems en tems des quartiers de Roches, qui tombent d'une hauteur conſidérable au bord des Toits, & les menacent encore d'une troiſiéme eſpèce de ruine. Les Gens du Païs diſent que ces Rochers, tombés ſucceſſivement, ont déja bouché une partie des ouvertures, par où l'Eau s'engoufre; ce qu'ils regardent avec raiſon comme un mal; puiſque ſans ces

écoulemens leurs Terres ſeroient bientôt inondées, & tant de Sources qui tombent des Montagnes avec la Riviére de l'*Orbe*, qui s'y jette, feroient la ruine des Campagnes, où elles portent la fertilité. On a donc ſoin de retirer autant qu'il eſt poſſible ces Rochers de l'eau; ce qu'on ne peut faire qu'avec bien de la fatigue. On voit en pluſieurs endroits de ce Lac, ou près de ſes bords de ces ſortes de Goufres, que les Habitans nomment *Entonnoirs*. Il n'y en a que trés peu qui ſoient aparens, & ſur leſquels on a mis des traverſes de Charpente, en maniére de Claïes, pour que tout le Monde les aperçoive, où de peur que le Bétail ne s'y précipite. Il y en a d'autres où l'on ne voit autre choſe qu'un fond de Cuve couvert de Cailloux, parmi leſquels l'Eau s'écoule comme par une Greſlice.

Au reſte ces Forges ſouterraines, enſevelies preſque ſous les Eaux, qui tombent de tous côtés, ont quelque choſe d'éfraïant.

Des Forgerons noirs & fumans
Au milieu des flots écumans,
Sortent le fer, d'un feu, tel que l'Enfer l'alume;
Et des tons glapiſſans de leur lugubre voix,
Joints aux ſons cadencés de leur bruïante Enclume,
Mille Ecos éfraïés ſe plaignent dans les Bois.

Leur péril paroit extrême, dans cet afreux Laboratoire, & il nous ſembloit que nous n'étions pas trop en ſûreté, quoique nous n'y reſtaſſions que peu de momens.

là

Là le Forgeron vrai Ciclope,
Niché dans ſa noire envelope,
Doit s'atendre à périr ou des Eaux ou des Feux,
Et peut-être de tous les deux.

Nous quittames ce lieu avec une admiration mêlée d'éfroi, & nous convinmes que nous avions vû d'horribles beautés. J'ai oublié de dire que le même jour nous vîmes exercer les Milices de la Paroiſſe, qui nous parurent trés belles. C'étoient de beaux Hommes, la plûpart aiant vû la Guerre, & en réputation de bons Soldats. Auſſi firent-ils leurs évolutions avec toute l'uniformité & la promtitude des Troupes règlées.

Nous avions deſſein d'aller d'un autre côté des Montagnes à 2. lieües de nôtre Gite, voir une Grote que les Curieux ont grand ſoin de viſiter; mais le peu de proportion que je trouvai entre la peine & le plaiſir l'emporta ſur la Curioſité, & je me contentai de la deſcription des Connoiſſeurs. Au milieu des Bois d'une aſſés haute Montagne eſt une ouverture aſſés étroite dans le terrain, qui ſert de Chemin à cette Grote. L'avenue n'en eſt pas belle; il faut d'abord ſe dévaller perpendiculairement de la hauteur d'environ deux Etages, ſans autre ſecours qu'un gros Sapin qu'on y a jetté au hazard, & dont le branchage ſert d'Eſcallier. Dans les plus grandes chaleurs on y trouve ſouvent de la glace. Lorſqu'on eſt

arrivé au fond, il faut batre feu & allumer des flambeaux, pour ſe conduire dans pluſieurs Cavernes; mais leurs routes ne ſont pas ſi bien aſſurées qu'il ne s'en détache de tems en tems quelques quartiers trés ſufiſans pour vous ſervir de Tombeaux. Il y a quelques petites Congelations, mais trop peu conſiderables pour mériter qu'on les y cherche.

Comme dans ce grand vilain trou
On va toûjours ſans ſavoir où,
Sûr d'y tomber plûtôt que d'y décendre,
Et qu'on voit au deſſus de ſoi,
Un Roc toûjours prêt à ſe fendre,
Les Curieux pourront s'atendre
D'y trouver tout autre que moi.

Je renonçai donc à cette vilaine curioſité, qui nous conduit preſque toûjours en aveugles, & ſans nous recompenſer de la peine qu'elle donne que par quelque peine nouvelle. Je me reſervai pour ce que nous devions voir le lendemain, & j'aimai mieux, en montant la plus haute de ces Montagnes, m'aprocher du Ciel, que de décendre juſqu'aux entrailles de la Terre.

Ce fut donc le jour ſuivant que nous nous mimes à grimper à nouveaux fraix, tout comme ſi nous n'euſſions fait que quitter la Plaine, quoique nous fuſſions déja ſur les Montagnes. Celle du *Montandre* dont il ſembloit à tous momens que nous fuſſions prêts de toucher

toucher le pied, nous fit acheter par beaucoup d'impatience le plaiſir d'y arriver. On n'y parvient que par bien des chemins détournés : Sans un nombre de contremarches, qui ſemblent vous éloigner de vôtre but, vous n'y parviendriés jamais. Il nous falloit quelque diſtraction agréable, & nous la trouvâme dans la pente d'une Montagne, qui n'étoit qu'un des Echellons, qui devoit nous conduire au *Montandre*. Nous étions vers les neuf heures du matin ſur cette pente. Le ſoleil y jettoit ſes premiers raïons ; cela paroiſſoit encore ſon petit lever : La Roſée étoit dans tout ſon brillant, & mille & mille fleurs en étoient couvertes. Ce n'etoient ni fleurs de Parterre, ni fleurs communes de Campagne. C'etoit une multitude innombrables de ces precieux *Vulneraires* qu'on eſtime par tout le Monde, & qu'on voioit là dans tout leur luſtre.

Tous ces herbages précieux
Que la Terre produit par la faveur des Cieux,
Pour nous guérir dans nos miſères ;
Ces admirables Vulneraires,
Qu'un penchant trop licentieux
Pour des Mets trop délicieux,
Rend aujourd'huy ſi neceſſaires ;
Ces ſimples qu'on vante en tous lieux,
Et qui croiſſent ici dans le ſein des Tonnerres
Nous les eumes devant les yeux.

Quelle idée ne peut on pas avoir d'un Climat qui produit tant d'admirables reſſources pour

pour la ſanté ? Nous reſpirions un air propre à faire mourir de faim tous les Eſculapes du Monde. Le ſeul aſpect en étoit charmant ; C'étoit là un émail vraiment précieux, ſans figure de Rhétorique ou de Poëſie ; un émail bien plus eſtimable & pas moins varié que celui de nos plus riches Parterres. Je ſentis une veritable joïe de voir l'abondance de ces excellentes productions de la Nature ; ſur tout en me rapellant tout le bien qu'elles font aux Hommes ; car nôtre Nation le communique à preſque tous les autres Peuples de l'Europe. A cette vuë je me jettai de mon Cheval, que je laiſſai errer à l'avanture, pour les conſidérer avec atention ; quoiqu'entre nous trois il n'y eut pas dequoi faire la moitié d'un *Botaniſte*. Si j'avois eu un *Tournefort* avec moi, j'aurois eſcaladé avec lui les lieux les plus eſcarpés. Je reconnus cependant à bon compte une partie des Plantes, qui entrent dans la compoſition de nôtre *Faltranc* & de nôtre *Thé Helvétique* : J'en rencontrai pluſieurs dignes d'être vües & cultivées pour leur beauté, indépendamment de leurs Vertus. J'en vis qui pouvoient le diſputer à nos *Jacinthes*, & une entr'autres, qui étoit une eſpèce d'*Anemone* à deux branches, d'une extrême délicateſſe.

Si je ne vous dis en ce cas
D'un air Docteur, avec emphaſe
Leurs noms, leurs qualités, je dirai leurs apas,
Et le dirai d'un ton d'extaſe
Qu'en liſant des Docteurs on n'éprouveroit pas.

J'eprouvois avec plaiſir que le bon eſt toûjours preferé au beau, quand on ne laiſſe point corrompre ſon vrai & naturel ſentiment.

Les Tubereuſes des Parterres
Me ſembloient au deſſous de mes chers Vulneraires.

Je me promenai voluptueuſement dans la pente de cette Montagne, plus belle à mes yeux que la Prairie, & je la quittai à regret pour aller voir un Mont aride, & tout hériſſé de pointes de Rochers. Perché ſur la Cime la plus élevée, je me mis à obſerver le Monde & ſa gloire. D'abord je ſentis cèt aimable déſordre que donne à l'Eſprit l'abondance des Objets, avant que l'œil ſoit parvenu à les débrouiller. Je m'y perdois comme on ſe perd dans la foule, où l'on ne voit rien pour avoir trop de choſes devant les yeux. Après une vue générale, dans laquelle j'admirois que mon œil embraſſa tant de merveilles à la fois ; je me fixai tantôt à ces Chaines majeſtueuſes de Montagnes, qui forment à nôtre Pais des Remparts redoublés, comme autant de Forteresſes pour ſa liberté. Je réflêchiſſois ſur les divers aſpects de ces Monts, dont les faces variées & toutes utiles ſervent à modifier l'Air, à briſer & à conduire les Vents, à fixer les Vapeurs, qui s'exhalent de la Terre, & à former entr'elles des Vallées fertiles & d'abondans Pâturages ; à produire des Métaux, des Minéraux,

Plantes qui leur ſont propres, & qui ont beſoin préciſément de l'expoſition où elles croiſſent ; mais ſur tout des Sources intariſſables pour nos Riviéres & nos Fontaines. Je conſidérois avec atention leur grandeur énorme, & la ſolidité prodigieuſe de leurs baſes. De là paſſant aux divers Païs que je découvrois.

Mes yeux par les détours de cent lignes obliques
Perçoient dans les Etats de (1) quatre Républiques ;
Pénetroient bien avant ceux de trois (2) Puiſſans Rois ;
Et croioient contempler ſept Princes à la fois.
De ce nombre mon Cœur donnoit la préférence,
A celui [3] qui me fait un ſi charmant loiſir, Par une douce expérience,
Sous les ordres duquel, content de ma Fortune,
Et jouiſſant de tout, ſans que rien m'importune,
Je veux vivre & mourir.

Au deſſous de nous étoient des Nuages ; nous étions heureux de ce qu'ils s'étoient un peu abaiſſés : C'eſt une Couronne qui ne quitte guères la tête de cette Montagne. Une heure auparavant elle en étoit toute couverte, & il ſembla qu'ils nous cédaſſent poliment la place : S'ils s'étoient opiniatrés à y reſter, - -

Nous euſſions été dans la Nuë,
Sans en avoir plus belle vuë ;
Au lieu que dans les Airs
Se formoient ſous nos piés les flamboians Eclairs,
Et la Foudre grondante au deſſus de nos têtes
Bien au deſſus de nous preparoient des Tempêtes.

Voila

(1) Les Républiques de Berne, Fribourg, Genève & Valais.

(2) Les Rois de France, de Sardaigne, & de Pruſſe, ce dernier par le Comté de Neûchâtel.

(3) L'Etat de Berne.

Voila dequoi justifier cette espèce de paradoxe, où je disois en parlant des simples,

Qu'ils croissent en ces lieux dans le sein des Tonnerres.

L'Air étoit le plus serein du monde, & rien ne gronda autour de nous. L'épreuve dont je vous parle n'est pas cependant fabuleuse; bien des Gens l'ont faite, & dès là nous pouvions dire sans figure, que nous étions au dessus des Météores & de Elémens.

La vuë étoit très nette, autant qu'elle pouvoit l'être le matin du côté de l'Orient; tout ce beau Païs étoit à la discrètion de nos yeux.

Dans ce Païs charmant, par centaines épars,
Villages & Hameaux s'offroient de toutes parts;
Campagnes à fourrir, Bourgs, agréables Villes,
Rivieres serpentant en des Plaines fertiles.
* Sept Lacs, qui nous sembloient gentilles Napes d'eau,
Et dont nous eussions crû mettre l'un ** dans un seau;
Villes qui paroissoient faites pour des Pigmées,
Dans un Arpent ou deux par Murets enfermées,
Dans lesquelles pourtant la petite grandeur,
Etale fièrement la chétive splendeur;
Montre des passions, fait par fois la méchante,
S'érige en Souveraine, ou fait l'indépendante;
Croit briller en ces lieux par cent endroits divers,
Quoi qu'un point sur la Carte, un rien dans l'Univers.

Je n'avois pas dessein de moraliser : mais le moien de s'en abstenir, en voïant comme du Ciel la folie de tant d'Hommes, qui se pa-

* Les Lacs des Rousses, de Joux, de Neuchâtel, de Bienne, de Morat, de Brêt, & le Lac Léman.
** Le Lac de Brêt.

nadent ſur cette Terre : Car ſi de cette élevation je prenois quelque idée de la vaſte étenduë du Monde, & de la Puiſſance infinie de ſon Ouvrier ; que pouvois-je penſer de ces petites Créatures, que je ſavois répandües par milliers dans ces Villes, qui ne me ſembloient guères que des fourmilliéres ? Je me répréſentois leurs Habitans, ocupés ſans relache & preſque toûjours ſans modération de leurs petits interêts, ſe paonans dans leurs petits Meubles, ou dans leurs petites Nipes, montrans de la dureté ou de la hauteur pour leurs Egaux ; tournans toute leur pénétration à reüſſir dans de petites intrigues ; cabalans, remüans toûjours & pour l'ordinaire ſans rien avancer.

En penſant à tout cela, & prenant d'un peu loin mon point de vue, je ſentois ce qu'on ne ſent point à la préſence des Objets, parce que je n'en étois plus étourdi. Je commençois à les enviſager ſainement, & je me faiſois là deſſus mille Leçons tres utiles. Je réſolus de n'être ni du nombre de ces petits orgueileux qui ſe croient grands dans leur petiteſſe, ni du nombre de ces laches qui les encenſent & qui ſoufrent qu'on leur impoſe. Je reſpirois à la fois un air de raiſon & de liberté. Je conclus que je ne me paſſionerois pour rien, & que je garderois toûjours ſi je pouvois ma Philoſophie de Montagne.

Après

Après les grands Objets nous obſervames ſans mépris les plus petits; & nous vimes entre deux Rochers une petite Eſplanade ajuſtée avec deux Cercles de Gazon bien compaſſés.

Sur cette ſimple Eſplanade,
Deux Cercles de gazonade,
Des plaiſirs de nos Vachers
Sembloient marquer la Cadence
Et nous croions voir leur Danſe,
Tandis que leurs Troupeaux paiſſoient ſous les Rochers.

Ces bonnes Gens s'y raſſemblent les jours de Fête, & c'eſt là le rendés-vous général de tous les Fruitiers de ces Montagnes, à 3. où 4. lieues à la ronde. Ils y portent du produit des Troupeaux, avec quelque peu de Vin; car excepté ces jours ſolemnels, ils n'en font dans ce lieu là, aucun uſage. Ils placent au milieu du Cercle le Joueur de Violon ou de Cornemuſe, élevé ſur une pierre & forment autour de lui une ou deux Danſes rondes, qu'ils n'interrompent que pour d'autres Jeux, ou pour prendre une frugale Colation.

Là ſans guide que la Nature.
Ils ſautent pourtant en meſure
Ségaïent de mille façons,
Sans imiter de près les Bergers de Sicile,
Que nous a célebre Virgile.
L'amour a peu de part à leurs douces Chanſons

Je dis cela parce qu'ils y vont ſans Femmes, & que par une certaine ſuperſtition, ils n'en

n'en ſoufrent point dans leurs Vacheries; apa-remment qu'ils raportent dans la Plaine le goût que la Nature inſpire; car ſans Femmes, on n'imagineroit pas beaucoup de plaiſir.

Nous fumes enſuite voir, à quelques cent pas delà une ouverture ſinguliére, formée ſur le revers Occidental de cette Montagne. Elle n'eſt pas plus large qu'un double Canal de Cheminée au plus. On y jette des piéces de Roc, qui font rétentir, à trois ou quatre repriſes, des Voutes ſouterraines d'une profondeur étonnante, où ces Pierres roulent de l'une a l'autre, avec un bruit ſemblable à celui du Canon, en laiſſant des intervales pendant leſquels elles traverſent de grands vuides, & ſemblent tomber à la fin dans l'eau comme en pouſſiére. On frémit de la profondeur de ce goufre que l'on juge auſſi bas que le pied de la Montagne, ou même ſelon quelques uns beaucoup plus.

Mais c'eſt en l'air qu'on nous l'aſſure,
Car ſi jamais dans ſes tranſports,
Quelqu'un en prenoit la meſure,
Il l'iroit porter chés les Morts.

Le plaiſir que chacun a pris de faire rèſonner ces vaſtes Abimes, a dépeuplé tout ce Canton de Cailloux, de ſorte qu'il faut aporter d'aſſés loin des Pièces de Roc pour s'en donner le plaiſir.

Ce fut a cela que nous nous bornames pour le coup,

coup, & dès que nous eumes tout vû, nous nous impatientames de reprendre la route la plus courte, pour ſortir de ces lieux ſauvages: Mais comme le trop d'empreſſement nuit toûjours, le nôtre nous egarâ. C'eut été une merveille ſi nous avions gouté, ſans mélange d'inquietude, des plaiſirs que l'on trouve rarement dans leur pureté.

De Charboniére en Charboniére,
Sans rencontrer de Charbonnier,
Nous cherchames en vain quelque pauvre Chaumiére,
Qui put nous remettre au ſentier.
Là parmi des Pierres très dures,
Au fond ténébreux des Forêts,
Trainans à peine nos Montures,
En lieux où l'on n'en vit jamais,
Nous crûmes terminer nos triſtes Avantures,
Et cueillir pour Lauriers de funèbres Ciprès.

Cependant nous en ſortimes, par des endroits pour le moins auſſi eſcarpés que ceux où vole le Cheval *Pégaſe*, & ce ne fut qu'après 4. ou 5. heures de détours, auſſi fatigans que ceux du Labirinthe de *Dédale*.

Je ne ſai comme s'en tira
Mon Cheval ſans avoir des Ailes,
Ni comme en ces routes nouvelles,
Son pauvre Maitre n'expira:
Nalons plus chercher de traverſes,
Dont nos Corps ſont ſi-tôt laſſés,
Il eſt tant de peines diverſes,
Nous en aurons toûjours aſſés.

S. D. C.

SAns effort ma Muſe facile,
Fait de tout ſon amuſement ;
Ah ! ſi comme l'Abeille agile
Elle ſavoit habilement
Des Fleurs qu'elle décrit tirer un miel utile,
Je l'aimerois plus tendrement ;
Je la cultiverois, j'en ferois mes délices,
Je lui conſacrerois la fleur de mon loiſir :
Des Plaiſirs purs, ſans artifices,
Font après mes devoirs mon unique plaiſir.

RE-

REMARQUES CRITIQUES
ſur le 1. Article de la Bibliothèque Germanique T. XXXVI. concernant Mr. WOLF.

MESSIEURS.

J'Ai lû avec plaiſir l'Article 1. du T. XXXVI. de la *Bibliothèque Germanique* qui regarde Mr. WOLF. Cette Lecture m'a conduit à faire quelques Remarques, que je vous prie d'inſerer dans vôtre Journal, ſi vous le jugés à propos.

L'Article dont il s'agit contient les cinq Erreurs que Mr. LANGE, Profeſſeur en Théologie, dans l'Univerſité de *Hall*, trouve dans les Ouvrages de Mr. WOLF, à préſent Profeſſeur en Philoſophie à *Marbourg*, & les Réponſes de ſon *Apologiſte*, avec les Réflexions des *Journaliſtes*. Le Procès eſt interreſſant & narré avec beaucoup de netteté & de préciſion.

La *prémiere Erreur* * atribuée à Mr. *Wolf*; c'eſt, *qu'il fait du Corps & de l'Ame humaine deux*

* Page 13.

deux Machines, deux petites Roües, qui font partie de la grande Roüe du Monde. L'Apologiſte ſe récrie fort contre cette acuſation, & en prouve la fauſſeté par les propres paroles de Mr. *Wolf*, qui afirme, * *que l'Ame eſt une ſubſtance ſimple & indiviſible : ce qui exclut abſolument l'idée de la Machine.* Voila qui ſufit pour diſculper nôtre Philoſophe de cette opinion & empêcher qu'on ne la lui atribuë ; mais je ne ſai ſi elle ne ſeroit point une ſuite néceſſaire de l'*Harmonie pré-établie* de feu Mr. LEIBNITZ, qu'il a adoptée ; car ce juſte acord qu'il y a entre les penſées, les deſirs de l'Ame, & les mouvemens du Corps, ſupoſe qu'il y a dans ces deux Etres quelque choſe qui le produit, cette cauſe ne pouvant étre externe, laquelle ſeroit Dieu: Ce qui reviendroit au Siſtéme des *Cauſes ocaſionnelles* que l'on rejette. Or s'il y a une eſpèce de lien ou de corde, qui fait que certaines penſées de l'Ame atirent certains mouvemens du Corps, & que certains mouvemens du Corps atirent certaines penſées de l'Ame, l'Ame n'eſt-elle pas une véritable Machine d'une Nature à la vérité diferente de celle du Corps ? Mr. *Wolf* a beau dire, *que les deux parties de l'Homme ne ſauroient agir l'une ſur l'autre, un Corps ne pouvant toucher une Ame ſpirituelle, ni une ſubſtance ſpirituelle faire mouvoir les reſſorts du Corps.* Car 1. Il ſe trompe en cela, comme on va le montrer dans le moment 2.

* Page 14.

2. Cela même fortifie mon objection, parce que ou cet acord eſt poſſible, ou il implique contradiction. S'il eſt poſſible, ce n'eſt que par quelque Agent ou par quelque Reſſort que DIEU a mis dans ces deux parties, par lequel elles agiſſent l'une ſur l'autre; ou ſi cette Action réciproque implique contrádiction, il implique auſſi cõtradiction que Dieu ait établi cette harmonie.

Je ne ſai comment nôtre Philoſophe oſe afirmer, que la ſubſtance ſpirituelle ne peut faire mouvoir les reſſorts d'un Corps. Si cela étoit, Dieu qui eſt une ſubſtance ſpirituelle, n'auroit pû imprimer le mouvement à la Matiére, ni même produire la moindre détermination du mouvement. Comment donc a-t'-il pû être le prémier Moteur & l'Auteur de cèt Univers ? Diroit-il, que Dieu a pû mouvoir la Matiére par ſon pouvoir infini ? Mais ce pouvoir infini ne fait pas des choſes contradictoires; & ſi Dieu a pû mouvoir toutes les parties de ce grand Monde, n'aura-t'-il pas pû donner une petite portion de ce pouvoir à l'Ame, pour mouvoir le petit Monde auquel il l'a unie ?

L'acord des Actions du Corps & de l'Ame eſt incompréhenſible, dans le Siſtême de Mr. *Wolf*, c'eſt a dire ſi ces deux parties n'agiſſent pas réellement l'une ſur l'autre, ou ſi Dieu n'y intervient pas immédiatement, comme les Cartéſiens le pretendent. Je veux me taire par exemple dans ce moment : Il n'y a pas

plus de liaiſon, ſelon Mr. *Wolf* entre cèt Acte de la Volonte de mon Ame, & la ceſſation du mouvement de ma Langue, qu'il n'y en a entre ce même Acte de ma volonté & le mouvement de nos Moulins de *St. Gervais*, dont je ſuis trés éloigné. Comment donc arrive-t'-il que ma Langue ceſſe de ſe mouvoir préciſément lors que je veux me taire, puis que ma volonté n'y influe en quoi que ce ſoit : Tous nos Moulins pourroient alors s'arrêter de même ; & ce dernier prodige ne ſeroit pas plus grand que l'autre.

Enfin ce Siſtême rend abſolument inutile l'organiſation, & même l'exiſtence du Corps. Si chaque Eſprit doit avoir, par ſa propre nature, certaines penſées, certains deſirs, certains ſentimens, & ſi les diférens mouvemens du Corps n'en ſont la cauſe en aucune ſorte, mon Corps m'eſt abſolument inutile, puis que ſans lui mon Eſprit verroit les mêmes Objets, auroit les mêmes ſenſations, voudroit les mêmes choſes, & auroit les mêmes paſſions de joïe, de triſteſſe, de crainte &c. Deux Horloges, qui indiqueroient & ſonneroient la même heure en même tems, feroient bien voir l'Art & l'habileté de l'Ouvrier ; mais n'y aïant aucune connexion entre ces deux Pièces, l'une pourroit trés bien exiſter ſans l'autre. Ces conſéquences me ſemblent naitre ſi naturellement du Siſtême de Mrs. *Leibnitz* & *Wolf*, que je

ne

ne ſai comment il peut avoir tant de Partiſans.

La *ſeconde Erreur* capitale, que Mr. *Lange** atribüe à Mr. *Wolf*, & qu'il dérive de la prémiére : *C'eſt que le Corps & l'Ame étant deux Machines, toutes les Actions, toutes les Paſſions du Corps & toutes les Volontés de l'Ame ſont abſolument néceſſaires ; l'Homme n'eſt plus libre ; ce qui détruit la qualité morale de toutes ſes Actions.* La conſéquence me paroit juſte & évidente ; car puis que les mouvemens du Corps répondent préciſément aux Actes de l'Ame, il faut qu'il y ait, dans l'une & dans l'autre de ces Parties, quelque reſſort qui les faſſe jouër en même tems. Voïons néantmoins comment ſon Apologiſte le défend. Il dit. 1. *Que Mr. Wolf enſeigne & défend la liberté raiſonnable de l'Homme.* Nous devons en être bien aiſe, & il n'eſt plus permis après cela de lui imputer les conſéquences fâcheuſes, qui pourroïent naitre de ſon Siſtème. Il dit 2. *Que le principe** que Mr. Lange ſupoſe eſt faux.* Ce principe eſt cependant trés vrai, ſi nos Objections précédentes ſont valides. Les Lecteurs atentifs en décideront. Il dit, 3. *Que la conſéquence qu'on en tire eſt fauſſe auſſi ; que l'Harmonie préétablie eſt bien cauſe que l'Ame a néceſſairement certaines ſenſations ; mais qu'elle n'eſt pas cauſe demême que l'Ame a néceſſairement certai-*

* Page 16.

** Que l'Ame eſt une Machine ſelon Mr. Wolf.

nes volontés ; que ſes déterminations demeurent libres &c. Si l'Harmonie pré-établie eſt la cauſe néceſſaire de certaines ſenſations, comme de ſenſations vives de plaiſir, de douleur, de mouvemens violens, de colère, de haine ; elle eſt par cela même la cauſe des Actions criminelles, qui ſont la ſuite de ces ſenſations & de ces mouvemens : Par conſéquent Dieu, qui eſt l'Auteur de l'Harmonie pré-établie, ſera auſſi l'Auteur de ces Crimes. En vain Mr. *Wolf* repliqueroit-il, que ces ſenſations & ces mouvemens ne déterminent pas néceſſairement la volonté de l'Ame, qui demeure toûjours libre. Je nie le fait ; Il ne ſe fait rien de contraire à l'Harmonie pré-établie par cette Harmonie. A certains mouvemens du Corps répondent certaines penſée criminelles. Donc ces penſées criminelles doivent être imputées à l'Auteur de l'Harmonie. 2. Lors qu'après une penſée criminelle, une penſée de haine, par exemple, l'Ame veut commettre un homicide, le Corps ne fait-il pas d'abord les mouvemens néceſſaires pour l'exécuter ? Preuve évidente que ces deux parties avoient été façonnées ou dreſſées, pour opérer ces penſées & ces mouvemens. L'Apologiſte de Mr. Wolff a bien vû toutes ces conſéquences ; mais pour les prévenir, il avance ; *Que ſi les déterminations de l'Ame ſont néceſſaires, c'eſt d'une neceſſité hipothétique & conſéquente & non d'une néceſſité antécédente, & abſoluë ; que la premiére*

de

de ces deux néceſſités ne ſauroit détruire la liberté, parce qu'elle eſt fondée ſur la Preſcience de Dieu : Preſcience qui etant poſtérieure en ordre de Nature, comme on parle, à la détermination de la Volonté, ne peut lui impoſer aucune néceſſité d'agir, ou de ne pas agir &c. Laiſſant à part diverſes Reflexions importantes que je pourrois faire là deſſus, j'obſerverai ſeulement que les Théologiens, pour concilier la *Liberté de l'Homme* avec la *Preſcience de Dieu*, diſent pour la plûpart, que Dieu doit être conſideré comme un ſimple Spectateur des Actions humaines, non ſeulement des préſentes, mais de celles encore qui ſont dans un avenir trés éloigné. Or en ce ſens là, il eſt trés vrai que la Preſcience de Dieu eſt poſtérieure en ordre de Nature à la détermination de la volonté de l'Homme; mais il n'en eſt pas ainſi dans le Siſteme de Mr. *Wolf*. La Preſcience de Dieu eſt antérieure en ordre de Nature, auſſi bien que de tems, à la détermination de cette volonté. La raiſon de cela eſt que ſelon nôtre Philoſophe & ſelon Mr. *Leibnitz*, l'Ame tire du fond de ſon Eſſence, ſes penſées, ſes deſirs, ſes inclinations &c. Dieu eſt l'Auteur de cette Eſſence intime, & par conſéquent de toutes ſes penſées, & de tous ſes deſirs, qu'il prevoit auſſi facilement qu'un Horloger prévoit tous les mouvemens de la Montre qu'il a faite, leſquels ſont une ſuite néceſſaire du Mechanis-

me

me dont il eſt l'Auteur ; & par là on fait Dieu Auteur du Péché, d'autant plus que Dieu unit enſuite cette Ame à un Corps, qu'il a agencé, de maniére que tous ſes mouvemens répondent, & concourent à ſes penſées, & à ſes deſirs criminels. Je n'impute point cette conſéquence odieuſe à Mr. *Wolf* ; mais je crois qu'elle nait naturellement du Siſtême qu'il a adopté.

La *troiſiéme Erreur* * fondamentale atribuée à Mr. *Wolf* ; c'eſt, *qu'en définiſſant Dieu une ſubſtance qui ſe répréſente à la fois tous les Mondes, tout ce qui eſt poſſible, c'eſt à dire tout ce qui n'implique pas contradiction, il ne donne à Dieu que la gloire de connoitre l'Univers, & non celle de l'avoir crée.* J'avouë que je ne vois point cette conſéquence que Mr. *Lange* tire des paroles de ſon Adverſaire, qu'il cite ; & je ne m'etonne pas de ce que l'Apologiſte de celui ci reproche de la mauvaiſe foi à ce Théologien *, d'autant plus qu'il l'acuſe de tronquer la définition que Mr. *Wolf* a donnée de la *Nature Divine*, & que le Journaliſte raporte tout au long : Cette définition eſt trés èloignée de la moindre ombre de l'Atheiſme dont Mr. *Lange* fait entendre que l'Auteur aproche beaucoup. Il eſt vrai, comme il paroitra dans la ſuite de mes Réflexions,

* Page 20.
* Page 21.

flexions, qu'il ſemble avoir un peu donné lieu au reproche qu'on lui fait de ne pas donner à DIEU la gloire de la Création : Et quand il proteſte ici qu'il croit que Dieu a crée l'Univers, dans le ſens propre & véritable, cela peut être équivoque ; car peut être ne l'aſſure-t'-il que par reſpect pour la Revélation, dont il reconnoit la Vérité & la Divinité, & non en conſultant les ſeules Lumiéres de la Raiſon.

La *quatrième Erreur* capitale imputée à Mr. *Wolf*, * c'eſt d'avoir avancé, *que la Création du Monde ne peut être démontrée par les ſeules lumiéres de la Raiſon ; d'où Mr. Lange conclut qu'il acorde aux Athées l'Eternité du Monde.* L'acuſation eſt grave, comme l'on voit. L'Apologiſte reproche encore ici au Théologien un défaut de bonne foi, Mr. *Wolf* n'aiant pas dit *qu'il eſt impoſſible*, mais *qu'il eſt dificile* de démontrer la Création du Monde, (*difficulter*). La gravité du cas eſt un peu diminuée ; mais ce qui en reſte, ce qui eſt avoüé eſt encore aſſés conſidérable. Si la Création du Monde ſe prouve dificilement par la Raiſon, les preuves de l'exiſtence d'un Dieu reçoivent par là quelque ateinte, y aiant aſſés de liaiſon entre ces deux Articles. Il faut que Mr. *Wolf* ſoit bien dificile en preuves, pour n'en trouver preſque aucune de convaincante ſur le ſujet dont il s'agit. L'aſpect des Montagnes &

* Page 22.

des Vallées, par exemple ; la nouveauté de l'Hiſtoire, des Sciences & des Arts, pour ne pas parler d'une autre ſorte preuve, qui viendra dans la ſuite, rendent aſſés ſenſible le commencement du Monde. Voici celle que Mr. le Profeſſeur de *Marbourg* nous donne de la vérité de ce fait *. *Le Monde tel qu'il eſt, n'aïant pas en ſoi même la raiſon néceſſaire de ſon exiſtence, l'Athée n'a auſſi aucune raiſon néceſſaire de le croire éternel*: D'où il conclut très bien, *que le Monde exiſte par l'Etre qui ſeul exiſte par lui même.* Je trouve cette preuve excellente ; mais il faut convenir qu'elle n'eſt pas auſſi frapante, ni auſſi à la portée du Peuple que les autres dont il n'eſt pas ſatisfait, & qui me paroiſſent pour le moins auſſi ſolides & auſſi convaincantes que la ſienne. D'ailleurs on verra dans peu que cette preuve ſi chérie peut être afoiblie par ſes propres principes.

Un ſecond Crime qu'on fait à nôtre Philoſophe ; c'eſt qu'il convient, que Dieu a pû créer le Monde de toute éternité, ou dans un tems infini. Il y a diverſes choſes dans le Journal, pour montrer que ce ſentiment ne paroit déroger, ni aux Perfections de Dieu, ni à la Religion. Il me ſemble que Mr. *Wolf*, en ſe tenant à la ſeule lumiére naturelle, eſt dans le ſentiment d'*Ariſtote*, qui reconnoiſſoit que Dieu eſt un Etre intelligent

* Page 24.

gent, immatériel, le prémieur Moteur de toutes choſes, & qui eſt immuable : *Tò proton Kinoun Kai akiniton*, mais qui prétendoit en même tems que le Monde étoit la production néceſſaire de la Toute puiſſance eſſentielle & immuable de la Nature Divine : Ainſi quoi qu'il crût que Dieu eſt un Etre intelligent & exiſtant par lui même, il croïoit auſſi que le Monde étoit éternel. Si Mr. Wolf eſt dans le même ſentiment, j'eſtime qu'il eſt dans l'erreur, auſſi bien que l'ancien Philoſophe, par ce qu'il concevroit le Monde comme une émanation néceſſaire de la Divinité ; à peu près comme les raïons émanent néceſſairement du Soleil. Or qui ne voit la grande diférence qu'il y a entre ces deux choſes : Le Soleil eſt un Etre matériel & phiſique, dont les opérations ſont néceſſaires & coulent néceſſairement de ſa nature ; mais Dieu, qui eſt un Etre intelligent & libre, qui eſt entiérement le Maitre de toutes ſes actions, a pû créer le Monde & ne le pas créer. Il étoit à la Vérité très digne de ſes Perfections de le créer ; mais il n'y étoit du tout point obligé ; étant parfaitement ſufiſant à lui même, il n'avoit nul beſoin des Créatures pour être heureux : Il n'y avoit donc aucune liaiſon eſſentielle entre l'éxiſtence de Dieu & celle de l'Univers, comme il y en a entre le Soleil & ſes raïons, puis qu'il eſt

con-

contradictoire de concevoir cet Aſtre ſans ces émanations là. Il ſuit de là que Dieu a pû créer le Monde, ou ne le pas créer, le créer même plûtôt ou plus tard, ou le créer différent de ce qu'il eſt. Comme il ne ſemble pas que ce ſoient là les idées de Mr. *Wolf*, voila pourquoi Mr. *Lange* lui impute donc de ne pas prendre le terme de *Création* dans le ſens propre & naturel. Dieu eſt dit créer, quand par un Acte libre de ſa volonté, il forme un Ouvrage qui n'exiſtoit pas auparavant; mais on ne le pourroit dire que très improprement, lors que cet Ouvrage ſeroit une ſuite naturelle & néceſſaire de ſa Nature Divine.

L'Apologiſte de Mr. *Wolf* ſoutient * que ſelon ce Philoſophe, *Dieu n'eſt point un Etre néceſſité, qui agit ſans choix, ſans aucune fin, par l'aveugle & l'éternelle néceſſité de ſa Nature.* J'avoue qu'il peut dire que Dieu connoit ſon Ouvrage, qu'il ſait à quoi cet Ouvrage eſt propre; mais il eſt trés certain que ſelon lui, Dieu agit par l'éternelle néceſſité de ſa Nature, puis qu'il n'auroit pû agir autrement, & qu'on ne peut concevoir de moment où Dieu n'ait pas agi de la ſorte; de maniére qu'on ne peut que trés improprement lui atribuer *du choix.* Ce qui le prouve eſt ce qu'il dit, *que Dieu a choiſi le meilleur*, (le Monde) Ce *meilleur* ſelon Mr.

* Page 26.

Mr. *Leibnitz*, dont Mr. *Wolf* ſuit ſans doute tous les principes, conſiſte dans un point indiviſible : Donc Dieu, qui choiſit toûjours le meilleur, n'a pû que former l'Univers avec, ni plus ni moins d'eſpèces d'Arbres, de Plantes, d'Animaux &c. qu'il n'y en a. Voila donc l'exiſtence néceſſaire de chaque eſpèce de Plante, par ex. non à la vérité d'une néceſſité antécédente, laquelle ne convient qu'à Dieu ; mais d'une néceſſité conſéquente, qui dérive de l'eſſence & de l'exiſtence de cet Etre : Ce qui fait voir que j'ai eu raiſon de dire, qu'on pouvoit afoiblir, par les propres principes de l'Auteur, ſa preuve de la non-éternité du Monde.

Il eſt vrai que pour défendre ſon hipothèſe, il dit *qu'il n'y a d'éternel que ce qui eſt exiſtant par ſoi même* ; Ce qui ne convient qu'à Dieu. Je répons que l'*Exiſtence* par ſoi même & l'*Eternité* ſont deux idées diférentes. L'Exiſtence par ſoi même marque la maniére dont Dieu exiſte, & ſon Eternité marque la durée de cet Etre. Or ſelon *Ariſtote*, ces deux idées ne conviennent pas toûjours au même ſujet ; car il reconnoiſſoit que Dieu ſeul éxiſtoit par lui même ; mais il ne laiſſoit pas d'afirmer que le Monde étoit éternel.

La preuve que l'Apologiſte de Mr. *Wolf* alègue, que ſa penſée n'eſt pas *que Dieu agit par l'éternelle néceſſité de ſa Nature, c'eſt que Dieu s'eſt réprèſenté à la fois tous les Mondes poſ-*

ſibles,

ſibles, & qu'il a choiſi le meilleur *. Cette preuve n'eſt pas ſufiſante, dès qu'il ſoutient que le Monde peut avoir une durée infinie ; car Dieu peut avoir preſens tous les Mondes poſſibles, & donner l'exiſtence à celui qu'il connoit être le meilleur. Dieu ſera antérieur à l'Univers en ordre de Nature, & non pas réellement en durée. Ce ſentiment eſt bien dificile à digerer : On en alègue néantmoins deux preuves, voici la prémiére. * *On conçoit toutes les Quantités comme infinies, ou plutôt comme indéfinies, ſelon l'expreſſion de Deſcartes, parceque l'Eſprit ne ſauroit y mettre des bornes ; Or le tems eſt une Quantité : On peut donc fort bien le concevoir comme infini* ; il faloit ajouter, ou *comme indéfini.* Juſqu'à nôtre Philoſophe on avoit toûjours diſtingué le *Tems* de l'*Eternité.* L'Eternité eſt une durée ſans bornes, & le Tems eſt une durée bornée, qui quelque fois a un commencement & une fin, comme eſt celle des Animaux, des Plantes; & d'autre fois qui a eu un commencement, mais qui n'a point de fin ; telle qu'eſt la durée des Anges & des Ames humaines. Or je ſoutiens que l'Eternité ou la durée, qui n'a ni commencement ni fin, ne convient qu'à Dieu ſeul & ne peut convenir au Monde, & que dire *un tems infini*,

* Page 26.
* Page 28.

ſini, c'eſt vouloir lier deux idées contradictoires, que c'eſt comme ſi l'on diſoit, une durée qui a eu un commencement, & qui n'a point eu de commencement. Tout ce qu'il y a de vrai ſe réduit à ceci, que le Monde a eu un commencement; mais qu'on ignore quand il a commencé : C'eſt auſſi ce que le Journaliſte a trés bien reconnu. *Il faut convenir* dit-il ***, *que tout Etre qui éxiſte, & qui n'exiſte point, par ſoi même, doit néceſſairement avoir un commencement; d'où il s'enſuit que par ces mots de toute éternité, ou dans un tems infini, on ne ſauroit entendre qu'un Tems, dont l'Eſprit ne ſauroit marquer le commencement.* Voila qui eſt clair & précis; mais ſi ç'avoit été la vraïe penſée de nôtre Philoſophe, je doute qu'il l'eut exprimée d'une maniere ſi impropre. La ſeconde preuve que l'on alègue de l'Eternité du Monde eſt telle. *On convient que les volontés de Dieu exiſtent de toute éternité. Or il n'eſt nullement impoſſible de les concevoir eficaces au moment qu'on les conçoit éxiſtantes. Il n'eſt donc nullement impoſſible de concevoir que le Monde ait exiſté de toute éternité &c.* Comme on parle des *Volontés de Dieu*, il eſt manifeſte qu'on n'entend pas ſa faculté de vouloir, laquelle certainement eſt éternelle; mais les Actes de cette faculté par leſquels il produit au dehors telle ou

* Page 28.

ou telle choſe. Or je nie que ces Actes ſoient éternels, par ce qu'ils ne ſeroient pas libres, & qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu. Au moment donc que Dieu a eu la volonté de créer le Monde, ſa volonté a bien été éficace : le Monde a auſſi tôt éxiſté ; il a dit, *Que la lumière ſoit & la lumière a été* : Mais cette volonté n'a pas co-éxiſté avec Dieu : Combien d'autres volontés n'a-t-il pas eu dans le tems, comme celle de délivrer ſon Peuple de la Servitude d'EGIPTE, & de la Captivité de *Babilone*; d'envoïer ſon Fils dans le Monde, &c.

La *cinquième Erreur* * atribuée à Mr. *Wolf*, c'eſt, *Que ſa Philoſophie conduit tout droit à l'Atheïſme, en rejettant comme des preuves foibles, & nullement concluantes de l'Exiſtence de Dieu, toutes celles que l'on tire de la ſtructure, & de l'ordre de l'Univers, auſſi bien que des principes de la Conſcience.* J'avoüe que ce procédé fortifie beaucoup l'Athéïſme; car celui qui ne découvrira pas dans l'Univers un but & une fin, dans la ſtructure & l'ordre de ſes parties, qui montre que c'eſt l'Ouvrage d'un Etre Toutpuiſſant & très habile, ne ſera pas plus frapé *de la contingence du Monde.* Stupide comme il le doit être par la ſupoſition, cette contingence ne lui viendra pas ſeulement dans l'Eſprit, il ſera même peut être plûtôt porté à croire qu'il a toûjours été. Mais il eſt tems de finir cet

* Page 29.

cet Ecrit, qui n'eſt peut être déja que trop long, quoi que je l'aïe abrègé autant qu'il m'a été poſſible. Je ſuis &c.

J. B. P & *Pr. en Th. à Genève.*

A MESSIEURS LES EDITEURS DU MERCURE SUISSE.

MESSIEURS,

ON doit ſans doute être fort obligé à Mr. *Le Fort* du préſent qu'il a fait au Public de ſa Traduction en *Vers Adoniques* de la Piéce de Poëſie de *Procope*. J'ai admiré avec Mr. *Marignac*, qui en a été ſi agréablement chatouillé, la facilité avec laquelle il a ſurmonté la dificulté qu'il y a à traduire de cette maniére : Mais comme voir & admirer ſes Productions ne ſont pas deux choſes diférentes pour les Perſonnes qui ont quelque goût, auſſi peut-on dire avec autant de raiſon, qu'entreprendre quelque Ouvrage & y réuſſir, ce n'eſt préciſement pour lui qu'une même choſe. On voit bien qu'il a été en Claſſe, & qu'il

qu'il n'y a pas perdu ſon tems, & peut-être auſſi que *Boëce* eſt ſon Auteur favori. Aiant ſi bien commencé, il eſt facheux qu'il ſoit demeuré en ſi beau chemin; s'étant contenté de nous donner ſeulement une partie de la Lettre de *Procope* à l'*Abé* ſon Ami. Ce qui reſte encore vaut bien, ce me ſemble, ce qu'il a traduit, & me paroit bien plus intereſſant pour le Public. Dans la prémiére partie, nous voions un Mal; dans la ſeconde nous en trouvons le Remède. Dans celle là on voit le ſort de ceux qui tombent entre les mains de Meſſrs. de la *Faculté*; dans celle ci nous aprenons comment on peut faire pour ſe paſſer de ces Meſſieurs là. Mais ne ſeroit-ce point la raiſon qui a obligé Mr. *Le Fort* de laiſſer cette partie à quartier: La conjecture eſt aſſez naturelle. Pour moi qui ſuis perſuadé que le bien public eſt préferable au particulier, & qui ne doute pas que vous ne ſoiez dans le même ſentiment, j'ai crû que vous ſeriez bien aiſes d'inſérer dans votre Journal, où vous avez pour but de joindre l'agréable à l'utile, le reſte de cette Piéce; c'eſt pourquoi je prens la liberté de vous l'envoier, & je m'aſſure que ceux de vos Lecteurs qui ne l'auront pas déja vuë la verront avec plaiſir. J'aurois bien ſouhaité d'y joindre une Traduction en *Vers Adoniques*; mais n'aiant pas le talent d'écrire en *Vers*, & moins encore en *Vers Adoniques*, ç'au-

ç'auroit été en moi une témerité de l'entreprendre. Je ſais *quid ferre recuſent, quid valeant humeri*: Mais quand même pour un moment j'aurois fait cette traduction, je n'ai pas l'honneur de connoitre aſſez particulierement Mr. *Marignac*, pour le prier de me la corriger, en cas qu'elle en eût beſoin, ou bien de l'honorer de ſon aprobation, ſi elle en étoit digne, & la faire par là goûter aux plus dédaigneux. Je laiſſe en un mot cela à plus habile que moi. J'ai l'honneur d'étre &c.

MESSIEURS

Genève 24. *Mai.* 1737. *Vôtre &c. D. V.*

SUITE *de la Lettre en Vers du Médecin* PROCOPE *à un Abé de ſes Amis, dont le commencement eſt dans le Mercure de Mars, Page* 105.

GRace à ma qualité je me porte fort bien,
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Pour un ſujet que perd l'Empire ſombre,
Tant d'autres qui n'en peuvent mais,

Vont par moi tous les jours en augmenter le nombre
Que Pluton ne pourra loger tous ſes ſujets.
Vous pour qui j'eus toûjours une amitié ſincère,
Cher Abé, profitez d'un Conſeil ſalutaire.
Pour échaper à la commune Loi,
S'il ſe peut paſſez vous toûjours du miniſtère
De mes Confrères & de moi.
Mais ſi, comme on le dit, cela n'eſt pas poſſible,
Si tout Homme eſt mortel, & qu'il faille, à ſon tour,
Aller prendre une place au tenébreux ſéjour,
Vous en vivrez du moins plus heureux, plus paiſible;
Peut-être même plus long tems.
Pour vous dire la choſe en Homme veritable,
Vivre ſelon nos Règlemens,
Vous le ſavez, c'eſt vivre miſérable, *
Et riſquer de mourir à la fleur de ſes ans.
On peut facilement ſans nous paſſer la vie:
Les Animaux vivent ſans Medecin.
Sans crainte de la Maladie,
Allés toûjours vôtre chemin;
Ne faites rien qui la puiſſe produire;
Les Maux ne viennent pas nous chercher ſans raiſon.
Si tout le Monde avoit l'eſprit de ſe conduire,
Remèdes, Medecins ſeroient peu de Saiſon;
Mais dans ce Siécle on vit d'une étrange façon;
Chacun ſemble fait pour ſe nuire.
Que l'exemple d'autrui nous ſerve de leçon,

Aux

* Qui vivit Medicè; vivit miſerè, dit-on.

Aux dépens du Prochain, ſage qui peut s'inſtruire.
Pour prévenir les Maux où nous ſommes ſujets,
Sans mandier Recette ni ſecrets,
Un bon régime doit ſufire;
Sur le préſent n'aïez aucun chagrin,
Sur l'avenir aucune inquiétude;
De quelque amuſement entremêlez l'Etude :
D'ailleurs mangez, bûvez, ſur tout du meilleur Vin,
Ajoutez à cela quelque peu d'exercice;
Paſſez la nuit dans un profond Sommeil,
Et ne précipitez jamais votre reveil.
Ne forcez rien, en tout que la Nature agiſſe,
Banniſſez les plaiſirs que preſente le Vice,
Ils ſont toûjours ſuivis du repentir;
Que vôtre Eſprit ſe réjouiſſe
Sans que vôtre Vertu puiſſe ſe démentir.
Les remors, les regrets qui ſuccèdent au Crime,
Peuvent ſeuls cauſer bien des Maux;
Quand l'Eſprit agité ſent un poids qui l'oprime,
Le Corps peut rarement jouir d'aucun repos.
Fuïez l'Amour, ſur tout lorſque ſa Mére
Entre avec lui dans le Miſtère;
Il amolit l'Eſprit, énerve la vigueur.
Mais ce Diſcours, Abé, vous embaraſſe,
Pour l'Amour, je le vois, Vous me demandez grace;
Que craindre, dites vous, d'une innocente ardeur !
L'innocence en Amour eſt un Oiſeau bien rare,
La Paſſion emporte & la Vertu s'égare,

On ſonge alors bien plus au plaiſir quà l'honneur,
L'heure du Berger ſonne, on l'entend, on s'aproche,
L'ocaſion eſt chauve, on en veut profiter ;
Le plaiſir paſſe, il reſte un éternel réproche.
A la tentation vous ſauriez reſiſter ?
Soit je ne veux point être en ce point incrédule :
Aimez donc ; j'y conſens ; mais peu, ſi peu que rien :
Dix grains d'Amour ſont bons, mais ſouvenez vous bien
De n'en pouſſer jamais le poids juſqu'au ſcrupule.
Quand je vous donne ces Avis
Je vous regarde, Abé, comme un de mes Amis ;
Mais n'allez pas au moins les montrer à Perſonne.
Si de tous ils étoient ſuivis,
Nôtre Profeſſion ne ſeroit pas fort bonne ;
Et nous aurions grand peine à retirer les frais
Qu'il nous en coute pour l'Hermine.
Suivez les ſeuls. Adieu. Puiſſiez vous à jamais,
Oublié par la Medecine,
Toûjours ſain & content, couler vos jours en paix.

AU NOUVEAU SPECTATEUR SUISSE.

COurage, Mon cher Spectateur,
Mettez vous tôt en exercice ;
Sur tout parlés avec Candeur,

Et vous allés à nôtre Suiſſe,
Procurer un brillant honneur;
Car en peignant ſans flaterie,
Tant de Fols, de Fats, de Fripons,
Le Luxe, la Galanterie,
Les Débauchés, les Fanfarons,
Des Libertins la Troupe impie,
Du Beau Sexe les tours félons,
Vous allés voir nôtre Patrie,
Paſſer pour Nation polie.

AU MEME.

A Juger par vôtre Préface,
Cèt Ouvrage va reüſſir,
Si vous ſavés vous maintenir,
A ne jamais perdre la trace,
Du ſage Guide, * qui ſurpaſſe,
Tout autre qu'on eut pû choiſir,
Mais ſon Rival ** déja menace
D'un jour ſavoir vous éblouïr,
Souvenés vous de bien tenir
Le Vœu d'arrêter ſon audace,
A n'ocuper jamais de place,
Que celle dont il doit jouïr;
Car il ne faut pas le bannir.

* Le Spectateur promet de ne ſuivre que le Bon-Sens.

** L'Eſprit, que l'on met ſouvent en opoſition avec le Bonſens.

LE SPECTATEUR SUISSE

Amour, que tes plaiſirs vont me couter de peines!

ON peint *l'Amour* avec des Aîles, un Carquois, des Flèches, & un Bandeau ſur les yeux. Cette peinture nous répréſente la legéreté, la foibleſſe & l'aveuglement de ceux, qui, trop ſuſceptibles de cette paſſion, ne font aucun efort pour s'en garantir; ou qui, peu délicats dans leur choix, s'atachent à des Objets indignes de leur atachement; d'où naiſſent l'inconſtance, l'infidélité, le dérèglement.

Je paſſerois pour un Homme de l'autre Monde, & je ſerois en efet ridicule, ſi je voulois condamner un *Amour legitime*, qu'un certain *Je ne ſai quoi* fait naître; que des agrémens amuſent innocemment; que l'eſtime ſoutient, & qui, chaſte dans ſes vues, s'abandonne doucement à une pente naturelle, ſans s'y livrer jamais, au mépris de l'honneur & de la conſcience. Ce n'eſt donc point l'Amour en lui même que je blâme; ce ſont ſeulement

ment les excès où il engage ceux, qui s'en laiſſent maîtriſer, juſqu'à perdre la Raiſon & à oublier leur devoir.

Si les traits de ce Dieu nous percent, comme malgré nous; ſi, dès que nous en ſommes pénetrez, nos yeux ſe couvrent d'un bandeau enchanteur, ne ſemble t-il pas qu'il ne nous eſt, ni poſſible d'éviter ſes ateintes, ni facile de conſerver nôtre raiſon? Mais, & les traits & le bandeau de l'Amour ſont des fictions de *Poëtes*, qui empruntent toute leur force de nôtre foibleſſe; toute leur réalité de nos chiméres & de nos illuſions. D'un caprice on nous en fait une Loi indiſpenſable, en nous diſant tous les jours, qu'il n'eſt point en nôtre pouvoir de ne pas aimer. Qu'arrive t-il de là? Perſuadés de la vérité de ce Dicton trivial, le premier Objet qui ſe préſente à nos yeux & qui nous plait, nous frape & nous charme bien tôt; en nous y atachant, nous penſons céder ſeulement à la néceſſité d'une eſpèce de deſtin. Le plaiſir que nous cauſe la vue d'une aimable Perſonne, nous le prenons ſouvent pour Amour; nous nous y livrons ſans réſiſtance, par cela ſeul que nous croirions réſiſter inutilement. Ainſi l'Amour triomphe de nous, moins par ſes propres forces que par nôtre lâcheté; & nous aidons nous mêmes à nôtre défaite en nous perſuadant qu'elle eſt inévitable.

L'Eſprit, imbu de cette fauſſe opinion, prépare le Cœur à la tendreſſe; le Cœur ſéduit en ſuite l'Eſprit; nous venons enfin à aimer avec paſſion, ce qui d'abord nous avoit paru ſimplement aimable. Si l'on y prend garde, l'Amour ne ſe forme dans nôtre Cœur, que parce que nous ne reſiſtons pas aſſés aux prémieres impreſſions d'un Objet, que nous trouvons aimable. Les douceurs que nous eſpérons goûter en aimant, l'Amour propre, qui nous flate d'un retour de tendreſſe, peut être encore un penchant naturel à aimer; tout cela nous trompe, nous déſarme & nous rend Eſclaves d'une Maîtreſſe. Oſerois je avancer que cet inexpliquable *Je ne ſai quoi*, qu'on donne pour principe de l'Amour, n'eſt peut être autre choſe que ce que je viens de dire ?

Sentir & agir ſont des opérations communes & très aiſées à l'Homme; mais, raiſonner ſur ſes ſentimens & ſur ſes actions, en demêler les principes & les motifs, rien n'eſt plus dificile, rien n'eſt moins ordinaire à l'Homme. En Amour ſur tout, on ſent beaucoup & l'on raiſonne peu. Le premier pas qu'on fait vers cette paſſion, c'eſt de s'interdire tout uſage du raiſonnement. Que l'Objet, qui nous a charmé, mérite nôtre tendreſſe, ou qu'il en ſoit indigne, c'eſt de quoi nous ne nous embaraſſons pas; il nous plait, cela ſu-

fit

ſit; nos yeux ſont ſatisfaits, nôtre Raiſon doit ſe taire. La diſproportion des Conditions, l'inégalité de la Fortune, la diférence des humeurs, la mauvaiſe conduite même n'entrent point en ligne de compte.

Un coup d'oeil tendre, un ſouris gracieux, un beau teint, une main blanche & potelée, une taille bien priſe & dégagée, voila ce qui ſéduit la Raiſon, ce qui la renverſe, ce qui nous ravit, juſqu'à l'aveuglement. Tous ces agrémens, tous ces charmes, qui ont formé nos chaînes, s'efaceront à la verité, au bout de quelques Années; les rides prendront leur place; la vertu alors, le mérite ſeul pourront ſoutenir nôtre tendreſſe expirante, ou lui faire ſuccéder une eſtime tendre & ſincère; mais la prévoïance n'eſt pas la vertu des amans; c'eſt d'eux qu'on peut le plus juſtement dire que le preſent ſeul les frape & que l'avenir les touche peu. Ils ſont dans une ſorte d'yvreſſe, & ils s'y plaiſent: le moien de guérir d'un Mal, que non ſeulement ils ne connoiſſent pas; mais qui encore a des charmes pour eux. Les regrets, le repentir, les peines ſont les triſtes & ordinaires ſuites d'un Amour inconſideré, d'une Inclination mal aſſortie. Quand le tems & la jouïſſance ont ralenti nos feux, émouſſé la pointe de nos plaiſirs, nous ouvrons les yeux ſur nôtre état, nous déplorons nôtre foibleſſe, nous gémiſſons de nôtre aveugle-

aveuglement; mais le mal eſt fait: Le ſeul remède, qui nous reſte, c'eſt de ſoufrir patiemment les déſagrémens & les amertumes de nôtre Condition. Ce qu'il y a même de déſeſpérant, c'eſt que pour l'ordinaire les Perſonnes, dont nous pourrions recevoir de la conſolation, ſont préciſément celles que nous avons indiſpoſé par le mépris de leurs conſeils & de leurs ſalutaires avis. De ſorte que nous trouvons rarement des Gens qui veuillent partager avec nous des peines, que nous nous ſommes atirés par nôtre propre faute.

Plus l'Amour eſt une paſſion dangereuſe, plus il importe, ſur tout aux jeunes Gens de ſavoir s'en préſerver. Leur peu d'expérience ne leur laiſſe de ſalut, que dans la fuite, de ſûreté, que dans la défiance. S'ils veulent vaincre, qu'ils reſiſtent; la reſiſtance leur aſſure la Victoire. Un Cœur neuf eſt comme une Table raſe, il reçoit aiſément les prémiéres impreſſions, & s'atache au premier Objet, comme les Oiſeaux ſe prennent à la glu. Qu'on me paſſe cette comparaiſon, elle me paroit bien exprimer la ſimplicité d'un jeune Amant, & la facilité avec laquelle il s'enlace dans les filets d'une Belle. Il n'enviſage de l'Amour que ſes douceurs; ſes peines ne ſe font ſentir à lui que lors qu'il lui, eſt bien dificile de s'en délivrer; c'eſt à dire, lors que la paſſion s'eſt fortifiée par l'habitude; ce qui, ſelon

lon la penſée de *Lucrèce*, augmente beaucoup la dificulté de la vaincre. Il eſt plus aiſé, dit ce * Poete Epicurien, d'éviter les filets de l'Amour que de les rompre, quand on y eſt pris.

Un jeune Homme demandoit un jour à un ſage Vieillard, comment il pouroit ſe garantir des peines de l'Amour? Vous les éviterez, lui répondit le judicieux Vieillard, en fuïant les ocaſions d'aimer: Mais repartit le jeune Homme, aimer & être heureux ſont ce deux choſes incompatibles? Non, reprit le *Mentor*, on peut être heureux en amour, en prenant ces précautions avant de s'engager.

„ Dès qu'une Belle vous plaira, cherchez
„ à vous aſſûrer que vous lui plaiſez auſſi:
„ Examinez en ſuite ſi elle a un fonds de
„ merite capable de vous la faire aimer,
„ quand même elle viendroit à perdre ce qui
„ vous a d'abord charmé: Après cela, voïez
„ ſi vôtre humeur s'acorde avec la ſienne; tâ-
„ chez enfin de découvrir ſi ſes Parens &
„ les vôtres aprouveront vôtre inclination:
„ Cet examen fait, ſi vous pouvez vous pro-
„ mettre tout cela, ſuivez hardiment vôtre
„ penchant, vous devez être heureux, ou
„ Perſonne ne doit l'être.

Le Conſeil de nôtre Veillard me paroit encore

* Nam vitare plagas in amaris ne jaciamur
Non ita difficile eſt, quam captum retibus ipſis
Exire, & validos Veneris perrumpere nodos. LUCRET.

core meilleur que * celui de *Martial* qu'on a ainſi traduit.

Voulez vous éviter des chagrins en aimant?
Evitez d'aimer trop un Objet trop aimable.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on le ſuivit toujours! Que de Maux n'éviteroit-on pas par là! Alors peu ou point d'inconſtances, d'infidélités, de parjures. Il n'eſt Perſonne, qui ne connoiſſe les dangers d'un engagement téméraire & inconſideré. Mais pourquoi faut-il que, comme *Médée*, * nous connoiſſions, & aprouvions le bien, & que cependant nous embraſſions preſque toûjours le mal? Etrange renverſement d'idées! Funeſte & dangereux aveuglement!

C'eſt une queſtion, que j'ai vû agiter quelquefois, s'il n'eſt pas avantageux à un jeune Homme d'avoir une Inclination? Ceux qui prenoient l'afirmative, diſoient que l'Amour polit l'Eſprit; qu'il le rend inventif & pénétrant, qu'il inſpire des ſentimens généreux & délicats; qu'il donne au Corps des agrémens; qu'il eſt même un éguillon à la Vertu & aux grandes choſes. Ceux qui étoient d'une opinion contraire, avouoient que l'Amour

* Quidquid ames, cupias non placuiſſe nimis. MART.

* - - - - - - - - Aliudque Cupido,
Mens aliud ſuadet. Video meliora proboque
Deteriora ſequor - - - - - MET. OVID. L. VII.

mour a produit plusieurs belles Actions; mais ils soutenoient qu'il a été cause d'un bien plus grand nombre de Maux:

Ils ajoutoient que, la plupart des avantages qu'on atribuë à l'Amour, le commerce du Beau sexe peut les procurer; que l'Amour inspire une sorte de timidité; qu'un Amant, à force de vouloir plaire à sa Maitresse & de penser à elle, déplait à tout le Monde, & ne pense à Personne; qu'enfin cette passion asservit trop l'Ame dont elle s'empare, pour que la Vertu puisse s'acorder parfaitement avec un Empire, qui la tient comme dans la dependance d'autrui. Je suis de ce dernier avis, & je crois qu'un jeune Homme ne doit s'engager que le plus tard qu'il peut. L'Amour est assurément un Esclavage: son joug est quelquefois agréable, je le veux; mais cela est rare, & après tout, c'est toûjours un joug.

Comment pourrai-je faire goûter cette Morale aux Dames? Ne se plaindront elles pas de moi? Et n'ai je pas lieu de craindre qu'elles ne disent, qu'on ne pouvoit rien atendre de plus de la politesse & de la galanterie d'un *Spectateur Suisse*.

Celles qui ont du mérite & de la beauté ne doivent pas s'ofenser de mes raisonnemens, ils ne portent pas sur elles, & ils seroient d'ailleurs trop foibles contre leurs charmes. Pour celles qui manquent d'agrémens & de Vertu, je

je me mets fort peu en peine de leur plaire, & je ne cherche point leurs aplaudiſſemens.

Je m'intereſſe également au bonheur des deux Sexes, je voudrois egalement leur faire éviter les peines que cauſe l'Amour : Pour cela, je vai donner un Conſeil propre à en garantir tous ceux, qui craindront de ſe ranger ſous l'Etendart de ce Dieu.

Ce Conſeil, c'eſt de fuïr l'oiſiveté : En menant une vie ocupée, ils ôteront à cette paſſion ſes principales forces, & ſes armes les plus formidables. *Le travail*, dit un bel Eſprit de ce Siécle, *introduit dans le Monde par le péché, en eſt devenu le préſervatif* : Surquoi un * *Poëte* moderne a dit très heureuſement,

Le travail eſt l'Enfant du Crime
Et le Pére de la Vertu.

* Le Brun Liv. III. Fable 30.

LETTRE

LETTRE *à Mr. B..... au ſujet des Eloges des Savans, & de la Critique de leurs Ouvrages.*

MONSIEUR

IL n'y a aucune fleur, dans les Belles Lettres, dont vous ne ſoiez environné. Si vous parlés, ſi vous écrivés, vous n'avés d'autres Objets que des Auteurs Illuſtres, des Antiquaires, des Mathématiciens & des Philoſophes. *Rome*, *Paris*, *Leipſig*, *Petersbourg* & toutes nos Villes de Suiſſe liſent avec plaiſir vos Ouvrages & les loüanges que vous donnés aux Savans de ces Régions là. Vous en recevés auſſi a vôtre tour. Tout cela prouve que vôtre goût & vôtre cœur ſont également bons, & que vous en obtenés avec juſtice la récompenſe.

Cependant, *Monſieur*, qui pourra le croire ? Il y a du péril à loüer. Ceux qui n'ecoutent ces ſortes de loüanges qu'avec peine, s'imaginent aiſément que des Perſonnes de peu de mérite peuvent ſe loüer réciproquèment ; ou qu'en tout cas les loüanges ne ſont aquiſes

aquiſes que pour des Triomphes, des Victoires; pour des Naiſſances, des Puiſſances.

A la vérité ces grands Evénemens, ces Naiſſances diſtinguées méritent les aclamations publiques & des conſidérations reſpectueuſes. La Bravoure eſt une qualité merveilleuſe & bien éclatante; la Naiſſance illuſtre les Perſonnes & l'Autorité les rend vénérables : Il eſt vrai auſſi que le Rang dans le Monde & les Biens de la Fortune ſont eſtimables; mais on doit convenir, que les Biens de l'Eſprit & de l'Ame ſont les ſeuls qui puiſſent donner le prix à tous ces avantages, & les rendre glorieux aux yeux des Hommes. La liberté & la force de l'Eſprit fait le *Héros*, fait les *Dieux* ſur la Terre, & fait en même tems & également le Savant & le Philoſophe.

Vous ſavés qu'*Homere* a été regardé comme un Homme merveilleux. L'éclat du Monde, les Biens de la Fortune n'y avoient aucune part; mais ſon grand Génie, les talens de ſon Eſprit ont rendu ſon Nom immortel. Le plus renommé des Conquérans reſpectoit ſes Ouvrages, & les liſoit comme des Leçons qui lui aprenoient l'Art de règner. Cela doit impoſer ſilence à tous ceux qui refuſent aux Gens de Lettres les Eloges qui leur ſont dûs. Peut être objecteront-ils que nos Savans ne ſont pas des *Homeres*; mais ils me permettront

de

de leur répondre qu'ils ne ſont pas des *Alexandres*.

Ce Prince avoit dans certaines Epoques, de grands défauts; mais en d'autres, on a vû briller en lui d'excellentes qualités. Il avoit de la Nobleſſe, de la generoſité, de la grandeur d'Ame; ce n'eſt pas tout, il avoit du goût pour les Belles Lettres. Quand il s'agit de réputation, l'efet, les ſuites des Victoires & des Conquêtes en font la moindre partie; mais les heureuſes diſpoſitions de l'Eſprit & du Cœur en font & en feront à jamais la plus grande.

En efet y a t'-il rien de plus opoſé à la Gloire, que la Tenacité & l'Avarice, qui ſont toûjours deſtituées de la Nobleſſe de l'Ame; & ſi on ne peut les ſoufrir dans de ſimples Particuliers, où elles ſont des marques d'un Eſprit bas & puſſilanime, que ne feront elles pas, ſi par malheur pour la Societé Civile & Réligieuſe, elles ſe rencontrent dans les Grands du Monde & dans tous ceux qui ſont conſtitués en Dignité & en Puiſſance? Il n'y a rien qui puiſſe les rendre plus mépriſables, elles font tomber la plume des mains de leurs Panégiriſtes; de ſorte qu'en ne diſant mot, ils diſent bien manifeſtement & publiquement qu'ils n'ont rien à dire qui leur ſoit favorable & glorieux.

Les diſpoſitions de l'Eſprit, les diſpoſitions

du Cœur, ſont donc le Heros dans le Monde, ſi elles ſont heureuſes, & pourquoi ne voudroit-on pas qu'on fit l'Eloge des Heros de la République des Lettres, ſi ces diſpoſitions leur ſont communes; ſur tout lors qu'en ſuivant, *Monſieur*, vôtre Exemple, on le fait avec délicateſſe & diſcernement. Pour faire le Panègirique d'un Héros, il faut être Héros ſoi même. Veut-on décerner des Triomphes? il faut en connoitre le prix. Pareillement, veut-on faire l'Eloge d'un Savant? il faut auſſi avoir en quelque façon les mêmes qualités. Permettés moi de faire avec vous cette reflexion: C'eſt un malheur, dans la République des Lettres, que l'Hiſtoire de la Vie & des Actions des grands Capitaines, ne ſoient pas écrites par des Gens de la même Profeſſion.

Paſſons de l'éclat des Armes à la gloire qui eſt toûjours la ſuite d'un doux & ſage Gouvernement. Vous ſavez que c'eſt la plus belle Thèorie & la pratique la plus utile pour le bonheur du Geure humain. Vous regarderiés avec mépris, quoique cela ne vous arrive guères, une Perſone, qui voudroit s'ériger en Panegiriſte du *Grand Cirus*, & qui n'auroit pas une idée juſte de la Vertu d'un grand Prince, des qualités propres à rendre un Règne doux & glorieux, ni de ſa conduite en genéral dans le

le Commerce du Monde. Il donneroit ſans doute une ateinte Mortelle à ſa propre réputation, & ſur tout à la véritable gloire de ſon Heros. CIRUS *étoit toûjours grand juſques dans les petites choſes : Sûr de ſa grandeur, qu'il ſavoit maintenir par un mérite réel, il ne ſongeoit qu'à ſe rendre afable & d'un facile accès ; le Peuple lui rendoit dans le fond de ſon Cœur par des ſentimens d'amour & de reſpect beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaiſſer juſques à lui,*

Jamais Prince ne poſſéda mieux que lui l'art des inſinuations, ſi néceſſaire pour le Gouvernement & ſi peu pratiqué. Il ſavoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une maniére obligeante, une raiſon mêlée au Commandement, une grace acompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes.

Il étoit riche en Amis... Il éteit aimé parce qu'il aimoit lui même... Il profitoit avec douceur de la liberté qu'il leur donnoit de lui dire avec franchiſe ſes ſentimens... Jamais il ne lui échapa une ſeule parole de colére & d'emportement... Il ne prnſoit qu'à rendre ſes Peuples heureux ; & il étoit dans une entiére conviction, que ce n'étoit point par léclat des Richeſſes qu'un Roi devoit ſe diſtinguer de ſes Sujets... Il ſe regardoit comme Paſteur pour veiller à la ſûreté de ſes Sujets, les exemter de ſoucis & d'inquiétudes, leur procu-

rer tout ce qui leur eſt ſalutaire, & s'éxpoſer même pour les défendre.

Je ſuis perſuadé, *Monſieur*, que vous donnerés à ce Récit tout le prix qu'il mérite. Il ne vous eſt préſenté que ſous l'autorité de l'Illuſtre Mr. *ROLLIN* *. Perſonne n'a jamais mieux diſtingué que lui le grand & le petit, le laid & le beau, qui ſe trouve dans les Perſonnes en particulier, & dans la conduite des Grands. Toutes les Nations de *l'Europe* voïent dans ſes Ouvrages ſes vaſtes lumieres, dans les Belles Lettres, dans la Morale, & dans les Sciences, qui tendent à procurer le bonheur de la Societé & du Genre-humain.

Vous voïés donc que ce ſont toûjours de favorables maniéres d'Etre de l'Ame, qui diſtinguent ſi fort les Princes les uns des autres; & pourquoi ne voudroit-on pas qu'elles diſtinguaſſent auſſi, à cauſe des Sciences, quelques uns des Hommes entr'eux?

Voila en quoi conſiſte la prudence & le diſcernement de ceux qui veulent rendre juſtice à leurs lumiéres. Si Mr. *ROLLIN* a ſibien caractèriſé les Vertus des Princes, Mr. *DE FONTENELLE*, Sécretaire perpétuel de l'Académie Roïale des Sciences de *Paris*, a fait la même choſe à légard des Académiciens, dont il a donné les Eloges: Ce ſont des Chefs-d'Oeuvres dans ces Objets.

Quant

* Hiſtoire anciennn, CIRUS Tome II. paragraph. 3.

Quant à Mr. DE FONTENELLE, ſa tâche étoit fort dificile. Pour faire l'Eloge d'un Savant, il faut décrire l'Hiſtoire de leurs talens & de leur Erudition, & il faut avoir une connoiſſance preſque univerſelle de toutes les Sciences. Ce n'eſt pas tout, comme il faut auſſi dire quelque choſe en particulier de la Perſonne, quelques fois certaines connoiſſances intereſſent la fidélité & la ſincérité de l'Elogiſte. Cependant on ne peut rien ajouter à la fidélité des faits, à la délicateſſe & à la prudence emploiées en certaines circonſtances, au choix & à l'agrément des penſées & des expreſſions, à la politeſſe, & à la profonde Erudition qui règnent dans tout l'Ouvrage. Tous les Savans de l'*Europe* y ſont traités également ſans aucune prédilection : S'agiſſant des Nations diférentes, s'agiſſant des Savans, il paroit, dans quelques Endroits, qu'il fait honneur aux Etrangers, par l'unique conſidération de cette qualité.

Agrées, *Monſieur*, que je vous rapelle le ſouvenir de deux Exemples pour juſtifier ce que j'avance : *Ce qui fut propoſé en* 1693. *par* Mr. JEAN BERNOULLI *touchant la Courbe qu'il faloit trouver, telle que toutes les tangentes, terminées à l'axe ſoïent toûjours en raiſon donnée avec les parties de l'Axe interceptées entre la Courbe & ces tangentes ne fut réſolu*, dit Mr. De Fontenelle, *que par Mr.* LEIBNITZ *en Alle-*

magne, par Mr. BERNOULLI *en Suiſſe, par Mr.* HUIGENS *en Hollande & par Mr.* DE L'HOPITAL *en France.*

S'agiſſant encore du célèbre Problème de la plus *vite décente &c. Il n'en parut*, dit Mr. De Fontenelle, *que quatre ſolutions : Elles étoient de Mr.* NEWTON, *de Mr.* LEIBNITZ, *de Mr.* BERNOULLI *de Bâle & de Mr. le Marquis* DE L'HOPITAL. A quoi il ajoute : *L'Angleterre, l'Allemagne, la Suiſſe & la France fournirent chacune un Géomètre pour ce Problème.*

Aiant ocaſion de vous parler de l'Illuſtre Marquis *de l'Hôpital*, jai été ſurpris de trouver, dans l'Eloge que Mr. *De Fontenelle* en fait, une circonſtance qui n'eſt pas moins veritable que ſinguliére. Il parle également des ſentimens de ſon Cœur & des lumiéres de ſon Eſprit. *Il étoit*, dit il, *dans le Commerce, facile & d'une probité parfaite, ouvert & ſincère, convenant de ce qu'il étoit par ce qu'il étoit, & n'en tirant nul avantage : Véritable modeſtie d'un grand Homme, prompt à déclarer qu'il ignoroit, & à recevoir des Inſtructions même en Matière de Géometrie, s'il lui étoit poſſible d'en recevoir ; nullement jaloux, non par la connoiſſance de ſa ſupériorité, mais par ſon équité naturelle ; car ſans cette équité ceux qui ſe croient, & qui ſont même les plus ſupérieurs aux autres ſont encore jaloux.*

Voila, deux Caractères de jalouſie entre les Savans ; dont l'un n'eſt pas ſi ordinaire que l'au-

l'autre ; mais M. le Marquis de l'*Hôpital* n'en étoit ſuſceptible d'aucun. Les Savans peuvent être jaloux à cauſe de la ſupériorité des autres, & de plus en ne pouvant ſoufrir ceux qui tâchent de les aprocher. C'eſt là une grande injuſtice. Sans aprofondir préſentement les ſources de ce déſordre, Mr. le *Marquis de l'Hôpital* avoit l'Ame trop élevée pour nourir de pareils ſentimens. Il en avoit, au contraire, d'entiérement opoſés & il les a rendus publics aux yeux de tout l'Univers, dans la *Préface* de ſon excellent *Traité de l'Analiſe des Infiniment petits.* Il rend juſtice à tous ceux qui en avoient connoiſſance avant lui, & il déclare ouvertement ce qu'il doit aux lumiéres de Mrs. *Bernoulli*, ſur tout à celles de Mr. *Jean Bernoulli*, pour lors Profeſſeur à *Groningue* : *Je me ſuis ſervi*, dit il, *ſans façon de leurs découvertes & de celles de Mr.* Leibnitz ; *c'eſt ponrquoi je conſens qu'ils en revendiquent tout ce qu'il leur plaira, me contentant de ce qu'ils voudront bien me laiſſer.*

Mr. le *Marquis de l'Hopital* étoit non ſeulement *ſi prompt*, comme le remarque Mr. *De Fontenelle*, à recevoir des *inſtructions* ; mais auſſi ſi afable, qu'il honoroit de ſa bienveillance ceux là même qui avoient le bonheur de profiter des ſiennes par ſon agreable converſation. J'en ai ſouvent reſſenti les efets, & je ſaiſis cette ocaſion pour lui donner en-

core après ſa mort des marques de ma juſte reconnoiſſance.

M. le *Marquis de l'Hôpital* fit dans ſa jeuneſſe des progrès inconcevables dans les Mathématiques ; mais ſa Naiſſance lui fit partager cette ocupation avec la Guerre. Il devint Capitaine de Cavalerie ; mais la foibleſſe de ſa vue lui fit quiter ce poſte, qui l'auroit ſans doute conduit à la même élevation que ſes Ancêtres. Mr. *De Fontenelle* remarque, *qu'il profita des Conſeils du P. MALLEBRANCHE, & ſe lia avec lui d'une amitié étroite qui dura juſques à la mort.* En efet on ne peut rien ajouter à l'eſtime cordiale & réciproque de ces deux Savans. Mr. le *Marquis de l'Hôpital* élevoit la pureté des Mœurs du P. *Mallebranche* à un degré ſi haut, qu'il faiſoit connoitre que ce Pére avoit toûjours été Maitre de ſes deſirs, & de ceux là mêmes qui ſont naturels & communs à tous les Hommes, & qui les maitriſent ſouvent avec tant de violence.

L'Eloge que Mr. *De Fontenelle* fait de Mr. *JAQUES BERNOULLI* m'a ſaiſi d'admiration. L'idee en eſt ſi juſte qu'on en voit le Portrait au naturel. Oui, *Monſieur*, les Eloges de Mr. le *Marquis de l'Hopital*, *du P. Mallebranche*, de Mr. *Bernoulli*, de Mr. *Varignon* les répréſentent encore vivans ? On les voit dans leurs Cabinets, & il ſemble que l'on aquiére leurs lumieres par infuſion.

Je

Je juge des autres Académiciens, qui font la matiére de ſon Ouvrage, par la connoiſſance que j'ai eüe de ceux dont je viens de parler. Des Auteurs tels que Mr. *De Fontenelle* & Mr. *Rollin* devroïent vivre autant que les Hommes des prémiers Ages du Monde ; ils feroïent renaitre & revivre tous les Héros, tous les Savans qui méritent les Panégiriques, les Eloges des Plumes auſſi inimitables que les leurs.

Après de pareils exemples, y a t'-il rien de plus utile que de rendre juſtice, en publiant les loüanges qui ſont dües méritoirement. On doit profiter d'un Modèle tel que Mr. le *Marquis de l'Hôpital*: Il n'etoit point *jaloux*, parce qu'il avoit une *équité naturelle*.

A la vérité tous les Savans ne ſont pas au rang de ces Illuſtres Académiciens, & tous les *Elogiſtes* ne ſont pas des *Fontenelle*. Mais toute jalouſie à part, il faut convenir qu'il y a auſſi d'autres Savans, qui méritent pareillement les loüanges dües à leur ſavoir & à leur Erudition. Tous les préſens de la Nature ne ſont pas égaux; mais ils ne laiſſent pas dêtre précieux dans leur genre & dans leur deſtination. Une Piéce d'Or, une Piéce d'Argent ſont utiles à la Societé; mais châcune à proportion de ſa juſte valeur.

A la vüe de ces Vérités, il n'y a plus aucun péril de travailler aux Eloges des Savans, de quel

quel ordre qu'ils puiſſent être, pour vû qu'on y aporte la prudence telle, *Monſieur*, que vous en faites uſage à l'égard de ces Savans d'*Allemagne*, de *France*, d'*Italie* & de *Suiſſe*, avec leſquels vous avez des rélations ſi utiles & ſi intereſſantes : Vous les aimés, vous les chériſſés parce que vous les eſtimés ſincèrement, parce que par vos lumiéres vous connoiſſés les leurs.

Juſques ici, *Monſieur*, tout eſt beau, tout eſt agreable. Ceux qui liſent les Ouvrages des Savans, par ſimple curioſité, ou dans la vûe d'en profiter verront avec plaiſir leurs Eloges : Mais ceux qui ne les liſent que pour les critiquer, dont le nombre n'eſt que trop grand, ſe trouvent ſouvent dans des diſpoſitions fort opoſées.

Cette derniére circonſtance ne peut manquer de vous déplaire. Vous goûtez la Vérité dans toutes les Sciences : Elle a des apas, elle nourit l'Ame, elle la réjouït. Cependant on voit dans pluſieurs de ceux qui ſe diſent *Citoïens* de la *République des Lettres*, des idées qui ne répondent pas à cèt objet principal de l'Etude. Ils ſont chagrins, inquiets, & ſouvent ils ne ſont pas exemts de malignité.

Je ne veux pas entrer dans tous les motifs & dans toutes les vuës de ces indiſpoſitions, je me contenterai d'en indiquer quelques unes. Quelques legéres qu'elles ſoient; & de quel côté qu'on les enviſage, elles ſont toûjours dangereuſes. Elles intereſſent d'abord directement ceux qui

qui ont le malheur d'en être les objets; mais de plus elles portent auſſi des coups, qui réjailliſſent ſouvent contre leurs Auteurs. La Critique, la Cenſure, la Contradiction, la Raillerie piquante aliéne & altère la tranquilité réciproque.

On doit donc être ſur ſes gardes, & il faut ſe conduire en tout cela avec beaucoup d'art & de prudence; puis que les plus grands Hommes peuvent s'y méprendre. *Ciceron* en a fait l'expérience. Vous ſavés, qu'il n'aprouvoit pas, non plus que divers Sénateurs Romains, la Réformation du Calendrier. Quoi que *Jules Ceſar* eut fait apeller tous les plus grands Aſtronomes pour rendre cèt Ouvrage auſſi parfait qu'il étoit poſſible, ſon deſſein fut expoſé à la Critique & nôtre grand Orateur ne manqua pas de faire joüer ſon Eſprit, & de lancer une raillerie piquante contre ce Prince. Un de ſes Amis lui parlant de la deſcenſion d'un ſigne, qui devoit le lendemain ſe coucher ſous l'Horiſon : Oui *répondit Ciceron*, cela arrivera ſans doute par l'Ordonnance du Prince, *Nempe ex Edicto.* Il ſemble que la Raillerie n'etoit pas dans ſa place. CESAR ſe conduiſoit dans ce grand Evénement par neceſſité & avec beaucoup de prudence. Il ne prétendoit pas, comme le jeu de la Raillerie le ſupoſe règler le cours des Aſtres par ſes Edits; il vouloit, au contraire, règler

gler l'Année civile ſur l'Aſtronomique, & s'il ne faiſoit pas un Ouvrage parfait pour tous les Siécles, ſon Projet, ſon Siſtème ne laiſſoit pas d'avoir ſes beautés; & on doit convenir que c'etoit tout ce qu'on pouvoit faire dans ce tems là.

A prendre les choſes de ce côté là, *Démoſthène* n'auroit pas penſé de la ſorte, & il auroit, à coup ſûr, ſuſpendu l'efet de ſon imagination; Cependant quand on parle de *Ciceron*, peut-on s'imaginer qu'il puiſſe y avoir la moindre ombre auprès d'un ſi beau feu? Mais d'un autre côté, on peut dire, pour excuſer la penſée de *Ciceron*, que l'Ouvrage de la Réforme du Calendrier n'etoit pas alors achevé, & que même il étoit fort incertain s'il auroit un ſuccès favorable. Vous ſavés, *Monſieur*, que les Aſtronomes ſe trouvérent dans de ſi grandes perplexités, qu'ils n'auroïent ſçû quel parti prendre ſi *Aloiſius Lilius*, Romain, Savant Aſtronome & Médecin, ne leur avoit comuniqué un Livre qu'il avoit compoſé auparavant ſur cette Matiére, & qui diſpoſoit les Epactes, par une continuation ſucceſſive, enſorte *que répondant à chaque jour de l'Année, ils en rempliſſent tous les ſiéges &c.* Ciceron parloit peut-être avant cette heureuſe découverte; il s'ouvroit confidemment à un Ami, & il regardoit l'entrepriſe de *JULES CESAR*, comme trop hardie. Quoi qu'il en ſoit,

ſoit, il eſt toûjours vrai que la Critique, que la Raillerie, ſur les Ouvrages des Savans, ſont toûjours expoſées à pluſieurs inconvéniens.

Mais que penſés vous ſur tout, *Monſieur*, de ces Savans, de ces Eſprits jaloux, aigres, mordans, qui emploïent des termes, des expreſſions cauſtiques & injurieuſes, pour détruire le mérite, le nom & la réputation des autres. Il n'y a que l'Eſprit de parti, qui étoufant celui du Siſtème, puiſſe porter à de pareils excès. Vous avès ſans doute vû, avec douleur, la prevention du Savant Auteur du Dictionaire de *Trévoux*, contre les Théologiens Proteſtans, à l'Article *Miniſtre*. Mr. l'Abé *FURETIERE* dit; *Que* Miniſtre *eſt auſſi le titre de ceux qui ſervent les Egliſes Proteſtantes, qui ſeuls ont l'autorité de prêcher, de faire des fonctions Eccléſiaſtiques, & qui prennent la qualité de Miniſtres de la Parole de Dieu, ou du St. Evangile.*

Voila un habile Prélat, un Savant Académicien, qui écrit avec modération: *Ils prennent*, dit-il, *la qualité de Miniſtres de la Parole de Dieu ou du St. Evangile.* C'eſt tout ce qu'on peut exiger de lui. Il parle conformément à ſes idées; il ne donne rien; mais il laiſſe auſſi les Miniſtres tels qu'ils prétendent être. Il n'en eſt pas de même du Latin; écoutés s'il vous plait comment on s'énonce en cette Langue: *Errorum adminiſter*; *hæreſeos Miniſter*, *diſſeminator.*

Vou

Vous n'avez ſans doute jamais crû que les Dictionnaires fuſſent deſtinés à vomir des injûres, & l'Auteur auroit pû ſuprimer ces titres odieux de *Miniſtres des héreſies*, de *Miniſtres ſemeurs d'héreſies*. La Préface de ce Livre, * trés excellent d'ailleurs, ne faiſoit point eſpérer des définitions ou des traductions ſi peſantes. On y avertit, *que ceux qui ont aſſes de connoiſſance de la Langue Latine, concevront tout d'abord la force & l'energie du mot François, quand ils verront qu'il ſignifie préciſément la même choſe que le terme Latin qui le ſuit, & dont ils pénètrent le ſens &c.*. Voila une promeſſe & un engagement bien naturel & bien légitime; mais l'a t-on éxécuté, a-t-on tenu parole? Nullement. Ceux qui parlent Latin & qui liront: *Errorum adminiſter, hæreſeos Miniſter, diſſeminator*, pourront ils comprendre qu'on a voulu traduire, *Miniſtre de la Parole de Dieu ou de l'Evangile?*

N'avez vous point fait atention à ce que le même Auteur dit du *Muphti*, Chef de la Religion Mahometane? Certainement il a eu beaucoup plus d'egard & de conſidération pour lui. Il lui fait honneur du titre de *Souverain ou de Grand Prêtre* de cette Religion. *Supremus Mahumetanæ Sectæ Sacerdos.* La grandeur & l'elevation du *Muphti* a bleſſé & ſurpris

* Edition de Nanci pag. 4. au bas

pris ſans doute ſon imagination. Etre redoutable au *Grand Seigneur*, lui ceindre ſon Epée à ſon avénement à l'Empire, interpréter d'une autorité abſolue l'*Alcoran*, marcher devant les *Bachas*; tout cela rend le poſte éblouïſſant, & fait atterrer celui des Miniſtres & des Serviteurs d'un *Maitre crucifié*.

Je ne diſpute point aux *Muphtis* le titre de *Grand Prêtre*; titre vénérable, titre glorieux, dans l'ancienne & la nouvelle Loi; Ils le prennent, cela ſufit; mais l'opoſition eſt odieuſe. Les *Miniſtres* de la Religion Proteſtante ne prenent pas les titres de *Miniſtres*, de *Semeurs des Herésies*, que notre Auteur leur donne ſans beaucoup de façon: Cela dévoit ſufire pour ne pas le leur donner. J'ai vû d'illuſtres Prelats, des Péres de l'Oratoire des plus diſtingués, & d'autres Savans de l'Egliſe Romaine du prémier Ordre; mais je n'ai jamais entendu ſortir de leur bouche rien de pareil: Ils parlent de ceux qu'ils croient dans l'erreur, avec beaucoup plus de modeſtie & de condeſcendance.

Il y a de l'aparence que le *Muphti* eſt, ſuivant le genie de ſa Nation, un Homme de qualité; mais quand il ſ'agit de Savans, la qualité n'y eſt preſque pour rien. Or comme vous le ſavés, *Monſieur*, les Savans de l'*Egliſe Romaine* conviennent que les Egliſes Proteſtantes fourniſſent des Membres, qui, quoi qu'ils ne ſe piquent pas pour la plûpart d'une gran-

grande élevation, ne laiſſent pas d'être illuſtres dans la *République des Lettres*. S'il y a de la juſtice d'honorer les Sciences, en la Perſonne de ceux qui les poſſèdent ; il y a une trés grande injuſtice de parler odieuſement de ces Perſonnes, & de les contredire avec des ſentimens de haine, de mépris & d'aigreur. On eſt plus vivement touché du mal que du bien ; & paſſant legérement par deſſus un plaiſir, nous nous atachons aux injures, & en gardons la mémoire avec obſtination.

L'Homme a toûjours été fait de la ſorte ; il l'etoit déja du tems de *Senèque*, qui m'a fourni cette Obſervation. J'y en ajouterai une bien commune : Ces contradictions inſultantes, ces maniéres injurieuſes, ces mépris, ſur tout quand ils ſont ſur le papier, n'ofenſent pas ſeulement les Perſonnes à qui cela s'adreſſe : mais auſſi celles qui les entendent ou qui les liſent. Vous aurés ſans doute remarqué que de tels procédés font un grand tort à la *République des Lettres*, & que cela même peut dégouter, peut détourner des Perſonnes de conſidération & de mérite d'y entrer.

Ne ſeroit ce point pour cette raiſon que la *Nobleſſe Françoiſe* s'eſt révoltée quelquefois, contre les Sciences, & eſt encore dans cette eſpèce de barbarie, qu'elle doute, ſi les Sciences pouſſées à une certaine perfection ne font point

point déroger, & s'il n'eſt pas plus noble de ne rien ſavoir ?

Une pareille propoſition eſt trop hardie, *dirés vous*, il n'apartient pas à un Habitant originaire & naturel des Rochers & des Forêts noires du *Mont-Jura*, de la faire, & d'intereſſer une Nation auſſi genereuſe & auſſi polie. Mais en cas de dificulte là deſſus, j'ai un Garant. Je mettrai en Cauſe Mr. *De Fontenelle* ; c'eſt lui qui l'a dit, & c'eſt la raiſon qu'il allègue pourquoi Mr. le *Marquis de l'Hôpital* ſe retiroit dans ſa Tente. * *Ce n'etoit pas ſeulement*, dit-il, *pour étudier qu'il s'y retiroit, c'etoit auſſi pour cacher ſon aplication à l'Etude.*

On voit quelques exemples que l'on penſe à peu près de même parmi d'autres Nations ; & qu'un ſemblable motif, tiré de l'indiſpoſition de quelques Ecrivains s'y rencontre également. Cependant cette erreur commence à diſparoitre. Mr. le *Marquis de l'Hôpital* a eu beau ſe cacher dans ſa Tente, ſon Erudition a fait éclat, & ſes Ouvrages ſont des Chefs d'Oeuvres admirés des Mathématiciens du prémier Ordre.

Mr. *DESCARTES* & pluſieurs Savans de nos jours doivent guèrir le Monde de cette prévention. Vous les connoiſſés, *Monſieur*, leur Naiſſance, leurs Dignités n'ont pas été un obſtacle à leur primauté, & au rang qu'ils tien-

* Eloge de Mr. le Marquis de l'Hôpital, pag. 45.

nent dans la République des Lettres. La plûpart des Rois & des Princes honorent aujourd'hui les Gens de Lettres de leur favorable Protection. Pour ne pas sortir des bornes d'une simple Lettre, je me contenterai de rapeller ce qui se passe à présent dans nôtre Voisinage, & dont le *Mercure Suisse* nous donne la rélation. Mr. le Comte de *CREQUI* * n'a point refusé d'être nommé, & mis dans la Compagnie de ceux qui ont remporté le Prix, distribué par l'*Académie Roïale des Sciences de Paris*, pour l'Année 1737. & aiant eu *l'accessit*, c'est une marque que son Ouvrage entroit en parallèle avec celui qui l'a emporté. Nous aurons le bonheur de voir bien-tôt des Princes prendre la même supériorité dans la République des Lettres, que dans leurs Etats. Le Prince *FREDERICH DE HESSE CASSEL*, Neveu du *ROI* de *Suède*, est de ce nombre. Il ne se contente pas d'honorer de sa présence, à *Genève*, une *Societé Literaire*, composée de Savans très distingués; mais il veut bien en être Membre. Il s'y fait des Examens fort exacts: ** Celui du Pour & du Contre concernant *la découverte des Arts & des Inventions les plus utiles*, est infiniment curieux & des mieux médités.

Si nous avons, dans la République des Lettres, des Savans d'une Naissance illustre, & dont

* Mércure de Mars 1737. pag. 150.
* Idem, Janvier pag. 49.

dont les Lumiéres les diſtinguent encore dans le Monde, nous leur devons un double Tribut, l'honneur eſt dû à leur Extraction, & la vénération à leur Vertu.

Nous avons auſſi le bonheur d'en avoir d'une Naiſſance moins illuſtre, mais qui n'ont pas moins de part à l'unique ſource de la véritable Nobleſſe, qui eſt le mérite & les qualites excellentes de l'Eſprit & du Cœur, dont ils ſont revêtus. On les connoit d'abord dans leurs Ouvrages; on n'y voit que l'amour de la Vérité, des manières douces, honnêtes & polies, pour en aquerir la connoiſſance. Les Savans, qui ont écrit en dernier lieu ſur l'*Année Sabatique*, ſe ſont reſpectés mutuellement, & dans la lecture de leurs Ouvrages & de leur Controverſe, on n'a été troublé par aucunes invectives, ni par aucune expreſſion qui marqua la moindre altération. On a fini demême la petite dificulté du *Jeu d'Eſprit* ſur le mérite de *l'Ode. Proſaique & Réguliére*.*, & il ne nous en reſte que des idées douces & agréables.

Après cela, *Monſieur*, refuſerons nous nos Eloges à ceux qui de quelle Condition qu'ils ſoient ſont également éclairés par le VERBE. Ceux qui ont un même Chef, un même Conducteur, doivent tous participer entr'eux à

* Voiez Mercure de Mars 1737. p. 33. & ſuivantes, d'Avril p. 108. de Mai p. 126 & de Juin P. 12

une gloire égale. * *Ce qui eſt vrai à l'egard des Hommes, eſt vrai à l'egard des Anges, & à l'egard de Dieu même.*

Il faut finir avec vous, *Monſieur* par de pareilles idées. Quand tout ce qu'on vous auroit dit auparavant, ne mériteroit pas vôtre atention, cette derniére penſée peut me procurer bien certainement vôtre condeſcendance.

J'ai l'honneur d'être avec toute la conſidération que vos lumiéres vous ont aquiſe.

MONSIEUR.

Neûchâtel le 20. *Juillet* 1737. *Vôtre très humble &c*

E. MEURON.

* Mallebranche, Morale Ch. I. A 7.

LIVRES NOUVEAUX ET PARTICULARITEZ LITERAIRES.

IL a parû tout récemment un Ouvrage en Langue Allemande, ſous ce Titre : *Démonſtration Hiſtorique & Morale de la Religion Chrêtienne &c. contre les objections & les dificultés des Athées, des Deïſtes &c. par Mr. JAQUES GUISI, Conſeiller & Docteur en Medecine à Araw* 1737. *Imprimé à Bâle.*

Mr. *Guiſi* dit d'abord, dans la Préface, qu'il n'a pas compilé cèt Ouvrage ſur ceux qui ont parû en ce genre, ſoit en *Anglois*, en *François*, en *Latin* &c ; mais qu'aiant été ateint autre fois du levain du Deïſme, il travailla ſur cette Matiére pour ſa propre inſtruction, & dans la vüe de ſe former un Siſtême complet de la Verité de l'Hiſtoire de *JESUS-CHRIST* & de la Divinité de la Réligion Chrétienne.

L'Ouvrage eſt partagé en deux Sections. Dans la Premiere, l'Auteur démontre ce que c'eſt qu'une certitude hiſtorique & morale. Il fait

fait voir, par des raisonnemens Philosophiques, en quoi une telle certitude consiste, & en quoi elle diére d'une certitude phisique & géométrique.

La II. Section traite en particulier, de la certitude historique & morale de l'Histoire de l'Evangile & de la Religion Chrètienne, & elle comprend six Démonstrations.

La 1. Démonstration est tirée du tèmoignage que la Verité Evangelique peut avoir reçû avant son origine, ou avant l'Evénement. L'Auteur s'atache à faire voir que les principaux points de l'Histoire de l'Evangile, ont été décrits par les Ecrivains Sacrés du *Vieux Testament*, plusieurs Siécles auparavant; & il en tire de trés bons Argumens en faveur de son Sujet.

La 2. Demonstration traite du tèmoignage que la Verité Evangelique peut avoir reçû d'abord après l'Evénement. Mr. *Guisi* insiste sur les Caractères internes que les Ecrits Sacrés portent avec eux, qui prouvent la Verité & l'Autorité Divine des Ecrivains du *Nouveau Testament*. Il y fait voir aussi la certitude des Miracles de J. C. & il y parle de quelques autres Articles.

La 3. Démonstration marque les Monumens des Verités Evangéliques de J. C.

L'Auteur apelle la 4me. une *véritable Démonstration*, selon toute la force que l'on peut donner

donner à ce terme. Il y démontre, *dit-il*, presque géométriquement, que l'Histoire de J. C. de sa Doctrine, de ses Apôtres, est une Histoire certaine & inconteſtable. Son raisonnement est fondé principalement sur l'établissement de la Religion Chrètienne, qui est un fait averé & connu de toute la Terre.

La 5. Démonstration contient les tèmoignages des Ecrivains profanes, qui ont écrit avec quelque impartialité, & qui ont fait mention des principaux Articles de l'Histoire de J. C. peu de tems après les Evénemens: Elle renferme de plus les tèmoignages des Ecrivains ennemis, tant *Païens* que *Juifs*.

La 6. Démonstration comprend le tèmoimoignage des Auteurs Chrètiens, qui ont écrit dans les Trois prémiers Siécles.

L'Auteur y a joint encore une espèce de Corolaire, dans lequel il traite des dificultés des Deistes, & il les réfute solidement. Il examine la Matiére des Miracles en général, & s'il en arrive encore de nos jours. Il cherche à résoudre divers Problèmes difficiles & importans, qui regardent la grande incrédulité que l'on voit règner préſentement. Il examine entr'autres, pourquoi, sur les Matiéres de la Foi, on s'atache plûtôt aux dificultés qui se préſentent, & aux quelles on ne peut pleinement satisfaire, qu'aux preuves de la Vérité &c.

Cèt Ouvrage ne peut être que trés utile à

tous

tout ordre de Perſonnes, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers. On doit recevoir avec beaucoup de gratitude des Ouvrages, tels que celui ci, qui défendent la Vérité & la Divinité de la Religion contre les Objections des Impies & des Incrédules, & qui tendent à éclairer les Hommes ſur ce qui ſeul peut les rendre heureux. Mr. *Guiſi* eſt d'autant plus loüable, d'avoir écrit ſur cette importante Matiére, que n'etant pas Théologien, ſa Profeſſion ne l'y apelloit pas directement.

L'Edition de cèt Ouvrage eſt très belle, & contient trois Alphabets & cinq feuilles, en grand 8vo. On le trouve chez Mrs. *Gottſchal & Comp*, *Gaudard*, & *Des Goutes*, Libraires à *Berne*, à raiſon de 20 *Batz* ou *L.* 2. *tournois*, Argent de *Berne*.

LE 23 Mai 1737. Mr. *J. GEORGE ALTMAN*, Profeſſeur en Grec & en Morale, & Recteur de l'Académie de *Berne*, prononça, dans la grande Egliſe, un Diſcours en Langue Allemande, à l'ocaſion de la ſolemnité des Prix. Ce Morceau fut ſi goûté, que l'on a engagé l'Auteur à le faire imprimer. Il contient 32. pages in 4to. y compris une courte & belle Epitre Dedicatoire adreſſée aux Seigneurs Avoïer *STEIGUER* & Tréſorier *TILLIER*. Le ſujet de ce Diſcours, regarde l'*Origine & le Commencement des Républiques de la Gréce*.

L'Au-

L'Auteur dit d'abord, qu'il avoit fait choix de cette Matiére, comme méritant l'atention de l'Illuſtre Auditoire, devant qui il devoit parler; & il déclare qu'il ſe propoſe de faire trois Diſcours ſur les *Républiques de Grèce*. Le prémier, que nous annonçons, roule ſur leur origine & leu commencement; le ſecond traitera de leur progrès & de leur état floriſſant; & le troiſiéme nous parlera de leur décadence & de leur ruine.

Mr. *Altman* remarque d'entrée, que l'etat de ces anciennes Républiques nous eſt peu connu, quoique ce ſoit là, ſuivant lui, ce que nous avons de plus beau de l'Antiquité, par les grands Hommes qu'*Athènes*, *Sparte*, *Thèbes* & *Corinthe* ont produit. Après avoir dit que le *Grecs* étoient autrefois gouvernés par des *Rois*, dont ils avoient ſecoüé le joug, il donne une idée abrègée de leur Gouvernement Ariſtocratique, de leurs Alliances & des Aſſemblées qui ſe faiſoient aux *Thermopiles* pour le bien commun. Il atribüe l'obſcurité où reſtérent les *Macédoniens* avant PHILIPE, à la Domination des Rois ſous laquelle ils reſtérent; au lieu que la liberté facilita aux autres Etats de la *Grèce*, l'etude des Arts & des Sciences. Il s'atache enſuite à conſiderer l'établiſſement des Républiques de *Sparte* & d'*Athènes*, que les autres prenoïent pour Modèle.

Sparte, dit-il, ou *Lacédémone*, étoit redeva-

ble de ſa liberté à *Licurgue*, qui étant de la Famille Roïale, eut cependant la généroſité de préferer le bien public à la gloire de poſſéder la Couronne. A la mort de ſon Frére, il trouva l'Etat dans de grands troubles ; & ce fut à cette ocaſion qu'il entreprit de changer la forme du Gouvernement. Pour aquerir des lumieres & de l'experience, il voïagea en *Crète* & en d'autres Païs, pour faire uſage de ce qu'il y trouveroit de meilleur. Il ne laiſſa aux Rois que leur ſeul Titre, & il leur ôta tout pouvoir, en formant un Conſeil, compoſé de 30 Perſonnes, ſans la connoiſſance & le conſentement deſquels les Rois ne pouvoient rien faire. Pour donner auſſi des bornes à l'Autorité des Sénateurs, il établit cinq *Ephores*, qui veilloient ſur la conduite des Rois & du Conſeil, pour éviter toute opreſſion. Il donna même quelque Autorité au Peuple dans les Afaires les plus importantes. Mais comme l'Ame du Gouvernement conſiſte principalement dans une exacte obſervation des Loix ſagement établies, l'Orateur en raporte quelques unes. Le fondement que *Licurgue* poſa ce fut l'egalité des Particuliers. Il diviſa tout le Païs des Lacédémoniens en trente mille parties égales, & défendit à châcun d'en poſſéder plus d'une. Il leur interdit l'uſage de l'Or & de l'Argent. & fit batre de la Monnoie de fer. Il donna des règles pour la ſobrieté ;

brieté ; il bannit le luxe &c. Les Citoiens n'osoient quitter le Païs qu'en cas de Guerre. Tous ceux qui avoient de la santé & le Corps bien fait étoient obligés de se marier : On ne donnoit aucune Dotte, & les Filles n'etoient recommandables que par leur Vertu. &c. L'examen que Mr. *Altman* fait de ce Gouvernement & le jugement qu'il en porte, mérite d'être lû. Il parle trés judicieusement des passions qui portent souvent les Souverains à oprimer les Sujets ; comme aussi de la licence des Peuples dans une *Democratie*. Il compare ce dernier état à une Mer orageuse, dont les Vagues n'ecument que de l'ordure. Il aprouve l'egalité des Citoiens comme la baze de l'Union & le frein de l'Ambition ; mais il fait consister cette égalité dans une juste proportion entre les récompenses & les Services &c. Il blame *Licurgue*, après *Platon* & *Aristote*, de ce qu'il avoit négligé les Sciences, & introduit dans sa République l'ignorance & l'oisiveté, & il fait remarquer les autres défauts de son Gouvernement &c.

L'Auteur passe ensuite à *Athènes*, cette Mére des Sciences, cette Ville ou elles florissoient à un si haut point, qui s'est aquis tant de Richesses & de pouvoir, & qui a même surpassé la Gloire des plus grands Conquérans. Après la mort du Roi *Codrus*, le Peuple ne voulut

plus

plus ſe laiſſer gouverner par des Rois, & il établit le Conſeil des *Archontes*, qui changeoient tous les ans. Le célèbre *Dracon* écrivit des Loix; mais leur grande ſévérité, jointe à la confuſion que cauſoit le Gouvernement Démocratique, fit recourir les *Atheniens* au ſage *Solon*, recommandable par ſa penetration, ſon expérience & ſon intégrité. Il falloit une prudence admirable pour rétablir l'Ordre dans un Etat, dont les Membres étoient tombés dan la licence par une trop grande liberté. Les Grands poſſédoient toutes les Richeſſes & oprimoient leurs Débiteurs d'entre le Peuple. Le Législateur devoit ſatisfaire les uns & les autres. Il publia un Arrêt, qui efaçoit toutes les Dettes, & par lequel chacun étoit déclaré légitime Poſſeſſeur de ce qu'il avoit actuellement: Il donna le prémier l'exemple, en quittant tout ce qu'on lui devoit. Pour réparer le dommage que les Riches ſoufroient par là, il aſſigna a la * Mine la valeur de 100. *Drachmes*, quoi qu'elle n'en eut valu que 75. juſques alors; & il leur donna la préſéance dans le Gouvernement. Il partagea le Peuple d'*Athènes* en quatre Compagnies, & donna la plus grande autorité au fameux *Aréopage*. Il mit des bornes au pouvoir des *Archontes*, qu'il laiſſa ſubſiſter; & il accorda en aparence au Peuple un pouvoir conſidérable, en formant un Conſeil de 400. Perſonnes, tiré de chaque Com-

* Monoie d'Athènes.

Compagnie, auquel on communiquoit les Afaires qui regardoient l'interet commun. Les Loix de *Solon*, fondées ſur le Droit naturel tendoient toutes à former les Citoiens à la Vertu, au travail a l'Art Militaire, aux Arts & aux Sciences. Une de ces Loix portoit, *qu'un Pere qui n'auroit pas ſoin d'aprendre à ſon Fils une Profeſſion, qui le rèndit utile à la Societé, ſeroit regardé comme un Homme indigne &c.* Les Vieillards étoient reſpectés par les Jeunes Gens. On ne faiſoit prêter le ſerment qu'avec beaucoup de circonſpection, & jamais à des Vicieux &c. Après l'examen de pluſieurs autres Loix de ce ſage Législateur, il conclut, que c'eſt aux Etabliſſemens dont on vient de parler, qu'il faut atribuer l'acroiſſement & l'état floriſſant des Républiques de Grèce.

Mr. *Altman* ſe tourne enſuite du côté de nos Ancêtres, dont les ſoins & la valeur ont mis la République des Suiſſes ſur un pied à pouvoir jouir des avantages précieux qu'ils poſſedent. Il dit à ce ſujet, *que ſans ces généreux Libérateurs, la Suiſſe ſeroit peut être encore ſemblable à Promethée, c'eſt à dire qu'un Aigle inſatiable lui devoreroit les Entrailles.* A l'occaſion de la circonſtance, il donne à LL. EE. de Berne les Eloges que méritent leur atention à faire fleurir les Sciences, & les encouragemens que leur generoſité & leur libéralité fournit à ceux qui ſe deſtinent à l'Etude. Il finit par des Vœux en faveur du Souverain & de la République.

L'Aça-

L'Académie de *Lauſanne* perdit le 9. de ce Mois Mr. DE TRAYTORENS, célèbre Profeſſeur en Philoſophie & en Mathématiques. Mr. CRAMER, Théologien de mérite & d'une grande réputation, mourut auſſi à *Zurich* le 14. Il a été remplacé par Mr. ZIMMERMAN, Savant Profeſſeur connu dans le Monde Lettré, par divers Ouvrages. Nous donnerons dans la ſuite quelques traits de la Vie des Savans, qui ont été enlevés à la Suiſſe cette Année; & nous aurions déja inſeré ce Mois ci un petit Abrégé de celle de Mr. l'*Antiſtes* BURCKARDT de *Bâle*, mort le 5. Mai, ſi la place nous l'avoit permis.

LOGOGRIPHE.

JE ſuis Rival du Coq, en Exploits amoureux.
Jadis chez les Romains, un bel Eſprit fameux,
En Vers galants, célébra mes loüanges.
C'eſt trop pour un Pilleur de Granges,
Qui ne mérite tant d'honneur;
Puis qu'hormis un peu de vigueur,
Sa Perſonne n'a rien qui ſoit recommandable.
Il eſt vrai que l'on dit qu'à quelque miſérable,
Aux Oeuvres d'Himen, courbatu,
Je puis donner quelque vertu.
Je ſers auſſi dans un Proverbe,
Quand on parle d'un ſot qui ſans aucun profit,
Prend bien de la peine à crédit;
Auſſi ſou que celui qui mange bled en herbe.

Mais

Mais ſi quelque ſort deſtructif,
Vient me rogner par le datif;
Je deviens un Prothée admirable, effroiable;
Je ſuis aimé, haï, abhoré, véneré,
Mépriſé, reſpecté, bon méchant comme un Diable,
Blanc, noir, en vingt façons ſalement bigaré,
Sobre, gourmand, gras, maigre, abſtinent, bon yvrogne,
Beau, laid, propre, craſſeux, pâle, brun, rouge trogne,
Ignorant & Savant, pieux & libertin,
Veritable, menteur, honnête Homme, coquin,
Hipocrite, ſincère, honête & malhonnête,
Humble, préſomptueux, ſpirituel & bête,
Bien règlé, debauché, repandu, retiré,
Trés ſage, extravagant, emporté, moderé,
Pauvre, riche, orgueilleux, modeſte, ſimple, habile,
Intrigant, ſans deſſein, Eſprit fort, imbecile,
Capricieux, égal, pareſſeux, trés, actif,
Grand, médiocre, acort rebarbatif. .....
Miſericorde! Eſt il une épithete,
Qu'on ne puiſſe à mon nom juſtement adapter?
On perd haleine à vouloir les compter,
Moins en peut on donner liſte complète.
Pour vous délaſſer le Cerveau,
Saiſiſſez mon premier morceau,
Il eſt impertinent, injuſte;
Mais il loge dans vôtre Buſte.
Vous le nommés à tout moment,
Et l'aimez trop vilainement,
Sur lui l'ingénieux Moliére
S'égaie de telle maniére,
Qu'on tit de grande afection
D'en voir peſter Amphitrion.

Le mot de l'Enigme du Mois de Juillet eſt le VERS SOLITAIRE.

TABLE

TABLE.

Nouv. Hiſtor. & Pol. Allemagne	3
Pologne.	9
Ruſſie	13
France.	16
Grande Brétagne	24
Espagne	28
Italie.	29
Nouv Liter. Voiage dans les Montâgnes Occident du Pais de Vaud	33
Remarques Critiques concernant Mr. Wolff	63
Lettre aux Editeurs	79
Suite de la Lettre en Vers du Medecin Procope	81
Vers adreſſés au Spectateur Suiſſe	84
Lettre ſur les Eloges & la Critique des Savans	95
Demonſtration de la R. Rel. Chr. contre les Athées &c	117
Discours de Mr. le Prof. Altman ſur les Rep. de Grèce	120
Morts de divers Savans de Suiſſe	126
Logogriphe	126
Loterie du Locle	127

ERRATA DE JUIN

P. 21. L. 10. Bergues, liſés Bourges
P. 54 l. 9. trouve, liſés, prouve
Ibid L. derniere dureté, liſés durée.
P. 124, Vers 18. Mais ce que, liſes Mais ſurce que.

AVIS.

La Loterie du LOCLE ſe tirera ſans aucun renvoi le 24 Septembre prochain. Ceux qui ſouhaiteront encore quelques Billets pourront s'adreſſer à Genève à Mr. JEAN ARCHER à l'Ecu de France; à Neuchatel, à Mr. AB. BOURGEOIS, du Petit Conſeil, & à Mr. BRENET Notaire; au Locle à Mr. PIERRE FAURE, Marchand.